

T. TRILBY

Cordon, s'il vous plaît



BeQ

T. Trilby

Cordon, s'il vous plaît

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 374 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Au centre de Paris, Boulevard Malesherbes, dans un vieil immeuble, au premier étage, sont installés les bureaux de M. Médard, architecte-gérant. Bureaux où plusieurs dactylos tapent sur leurs machines et salle d'attente pour les locataires, les acheteurs et les sollicitateurs à la recherche d'un toit.

Par un matin de décembre où le soleil se cache dans un ciel gris, M. Médard reçoit, et depuis dix heures, c'est un défilé ininterrompu.

À midi il n'y a plus dans la salle d'attente qu'une dame, vêtue de noir, très distinguée, jeune encore, mais dont le visage triste a une expression résignée ; elle est prête à tout supporter pour réussir.

Il y a deux heures qu'elle attend. Les personnes la précédant avaient des rendez-vous et la secrétaire qui l'a reçue l'a prévenue qu'elle ne passerait qu'après elles.

Excédé par des demandes qu'il n'a pu satisfaire, M. Ménard ouvre la porte de son bureau personnel pour recevoir cette dernière visiteuse qui va encore s'en aller avec une déception.

Il montre un fauteuil à cette dame, il s'assied devant son bureau et demande :

– Madame, pour quelle raison désirez-vous me voir ? Comme appartement dans les nombreux immeubles que je gère, je n'ai rien à louer ; j'ai des maisons en construction, mais aucune ne sera terminée avant six mois.

Phrases habituelles qu'il a répétées bien des fois depuis ce matin.

D'une voix douce, très mélodieuse, la dame répond :

– Monsieur, je ne suis pas venue pour solliciter un appartement, n'ayant pas les moyens pécuniaires qu'il faut actuellement pour pouvoir se loger. Mais ayant appris par M^{me} Félicie que vous cherchiez une concierge pour votre immeuble du Boulevard Maillot, je viens vous

demander si j'ai quelque chance d'être agréée. J'ai toutes les références que vous devez exiger.

M. Médard avait à peine regardé cette dernière visiteuse, il se décide à l'examiner. Son impression est très nette : cette dame n'a aucune des qualités physiques qu'il faut à une concierge. Force, habitude des travaux manuels et un certain aplomb pour tenir tête aux locataires et aux cambrioleurs.

M. Médard est un brave homme, cette dame au triste visage lui fait pitié. Il va très gentiment l'interroger et la renvoyer.

– Madame, demande-t-il, avez-vous déjà tenu un poste semblable ?

– Non, Monsieur.

– Quel est votre métier ?

– J'étais décoratrice, mais depuis mon mariage, ayant eu trois enfants très rapidement, j'ai dû, en partie, l'abandonner.

– Que fait votre mari ?

– Il était dans l'Armée. Envoyé en Indochine, il est disparu depuis plus d'un an.

– Madame, nous désirons pour nos immeubles une concierge dont le mari travaille au dehors mais qui, la nuit, partage la responsabilité de sa femme.

– La concierge qui va quitter l'immeuble du Boulevard Maillot est comme moi veuve et a deux filles. Je suis dans le même cas, car mon fils, qui a quatorze ans, est pensionnaire dans une école militaire. Mes deux filles ont douze et treize ans et font leurs études.

« La loge avec chambre et cuisine est très aérée ; nous pourrions, tout comme M^{me} Félicie, la concierge actuelle, nous y loger. Je suis certaine de pouvoir faire le travail que vous exigez. M^{me} Félicie m'a tout expliqué. Je voulais connaître mes responsabilités avant de venir solliciter ce poste.

« J'ajoute que la nécessité m'oblige à quitter l'appartement que nous habitons quand mon mari était avec nous. Je n'ai guère de ressources, mes parents sont morts dernièrement et ils avaient été ruinés par des placements malheureux.

« Voilà, Monsieur, je vous ai tout dit et je vous demande de comprendre la pénible situation qui est la mienne. Acceptez-moi pour cette loge, si elle est encore libre, et je vous assure que je remplirai les devoirs de ma charge en honnête femme. »

Ceci dit, la solliciteuse croise ses mains nues qui se détachent, si blanches, sur sa robe noire. Elle attend le verdict ; il l'enverra à la misère avec ses enfants ou il la sauvera elle et les siens.

Elle regarde M. Médard et elle prie pour que cet homme soit influencé par Celui qui se penche sur toutes les souffrances.

M. Médard est bien embarrassé. Cette dame lui fait pitié, mais, dans les affaires, le cœur ne doit pas être consulté et il ne peut croire que cette personne mince, pâle et triste, puisse succéder à M^{me} Félicie, une forte commère qui avait discipliné fournisseurs et locataires. Non, vraiment, ce n'est pas possible d'accepter cette dame pour la remplacer.

Au moment où il va expliquer les raisons qui l'obligent à lui refuser le poste qu'elle sollicite, il

s'aperçoit que deux larmes ont quitté les yeux bleus si angoissés, roulent sur les joues pâles et tombent sur les mains croisées.

Ces deux larmes, bien petites, arrêtent les paroles que M. Médard allait dire.

Embarrassé, ne sachant plus ce qu'il veut, il bafouille :

– Je voudrais bien, Madame, vous être agréable, et... vous aider, car je comprends que votre situation est angoissante. Mais... je crains, j'ai peur que vous ne fassiez, vous-même, une erreur, et je crois qu'il serait préférable que vous trouviez une autre situation plus en rapport avec votre ancien métier.

– Avant de venir ici, Monsieur, j'ai cherché, mais quelle situation dans la décoration me donnerait un toit pour mes filles et moi ?... Vous savez bien que c'est introuvable.

– Juste, très juste, réplique M. Médard qui se rend compte qu'il va céder afin de ne plus revoir des larmes sur ce visage pâle.

– Madame, reprend-il, je voudrais bien vous

donner cette situation que vous sollicitez, mais vous devez comprendre que j'ai des responsabilités envers le propriétaire et je ne sais rien de vous. Il faudrait que vous m'apportiez des références.

– J'ai prévu cette demande, Monsieur. Voici une lettre de M^{me} Faber, la femme du Président de la République, et si vous voulez lui téléphoner en la demandant personnellement, elle vous donnera tous les renseignements que vous désirez.

M^{me} Faber, la femme du Président de la République, sollicitant pour une amie – car la lettre de recommandation de la Présidente est formelle – une place de concierge, c'est une chose que M. Médard, qui a pourtant soixante années, n'a encore jamais vue. Et comme la solliciteuse se rend compte que cette recommandation doit étonner le gérant, elle dit de sa voix douce :

– Nous sommes amies d'enfance et M^{me} Faber, malgré sa haute situation, ne m'a jamais abandonnée.

– Eh bien, Madame... votre nom, s'il vous

plaît ?

– Sarlac, Monsieur. Mon mari est originaire de la Dordogne.

– Alors, Madame Sarlac, reprend M. Médard, hésitant encore, vous désirez vraiment cette place de concierge ?

– Oui, Monsieur, j’ai bien réfléchi avant de la solliciter et je suis convaincue que je serai capable de tenir cet emploi, emploi qui me donnera la sécurité pécuniaire.

– Vous savez que ce poste n’est guère rémunérateur.

– M^{me} Félicie m’a tout expliqué, j’ai fait mon budget ; pas de loyer à payer, chauffé, éclairé, ce sont des choses appréciables.

– Eh bien, Madame, je téléphonerai au Palais de l’Élysée et comme vous êtes certaine de vos références, je vous engage à partir du premier janvier, époque à laquelle M^{me} Félicie nous quitte. Puisque vous la connaissez, vous voudrez bien vous entendre avec elle pour que son départ et votre arrivée n’amènent aucun trouble pour les

locataires, parfois un peu difficiles. J'irai vous voir dans les premiers jours de janvier afin de vous remettre les quittances que vous devrez encaisser.

M^{me} Sarlac se lève. Sur son pâle visage apparaît un sourire, elle est heureuse d'avoir réussi.

– Je vous remercie, Monsieur, dit-elle, et je vous suis reconnaissante d'avoir bien voulu m'accepter. Je m'entendrai avec M^{me} Félicie et, soyez sans crainte, le déménagement et l'emménagement se feront à des heures où cela ne gênera pas les locataires.

M^{me} Sarlac incline la tête et va se diriger vers la porte, ne sachant pas si elle doit tendre la main. M. Médard quitte son bureau, vient vers la nouvelle concierge et dit en avançant le bras :

– À bientôt, Madame, et j'espère que tout ira bien. En acceptant cette marque de sympathie, M^{me} Sarlac répète :

– Tout ira bien, Monsieur, soyez-en certain.

Dans la rue, M^{me} Sarlac est tout étourdie ; la

réussite sur laquelle elle n'osait compter la trouble, car cette réussite, il faut l'apprendre à ses deux filles qui ne soupçonnent pas dans quelle situation leur mère se trouve depuis plusieurs mois.

La disparition de son mari – une mort probable, mais pas contrôlée – rend toute attribution de pension difficile, et l'argent que son mari lui a laissé a été bien vite englouti. Un appartement, chauffage, éclairage, la nourriture et l'entretien de quatre personnes sont choses très onéreuses ; elle est à bout de ressources. Son appartement remis à un successeur avec quelques tapis et meubles lui permettent d'envisager un déménagement sans inquiétude. C'est déjà une sécurité.

Elle habite aux Ternes un logis de quatre pièces ; logis qu'elle aimait, il était clair et facile à entretenir. La loge, bien qu'elle soit vaste, sera moins agréable. Une de ses filles devra y coucher ; dans la chambre, seulement deux petits divans tiendront. Laquelle de ses deux filles ira dans la loge ? Avec un paravent, ce ne sera pas

désagréable, M^{me} Félicie avait très bien tout arrangé. Reine ou Yvette ? L'aînée devra choisir. Sa mère la connaît : dans ce choix, elle ne pensera qu'à elle.

Yvette si douce, si gentille, acceptera n'importe quoi et s'en contentera.

M^{me} Sarlac se hâte, car ses filles repartent au lycée à deux heures ; elle veut les prévenir avant leur départ.

La voici Avenue des Ternes, comme d'habitude encombrée. Elle réussit à traverser et entre dans une maison qui abrite deux commerces florissants : charcuterie et pâtisserie. Ceux-là ont toujours des clients et ne doivent pas avoir des soucis d'argent !

Elle monte l'escalier et s'arrête au quatrième, un peu essoufflée. Chez elle, ses filles devaient guetter tous les bruits car la porte s'ouvre et un fin visage s'y encadre.

– Maman, dit une voix douce, te voilà ! Ah ! comme nous étions inquiètes. Viens vite déjeuner ; Reine a déjà commencé car elle a, cet

après-midi, une composition.

M^{me} Sarlac entre dans la salle à manger où sa fille aînée est en train de manger une tranche de jambon, un livre à côté de son assiette.

– Tu es en retard, Maman, dit-elle. Yvette, comme toujours, s’imaginait que tu avais eu un accident.

– J’ai attendu très longtemps, répond M^{me} Sarlac en s’asseyant, chez un gérant auquel j’étais allée demander une situation.

– Une situation, répète Reine en cessant de lire. Tu n’as donc pas assez de travail avec tes cartes postales, tu veux encore faire autre chose ?

– Il le faut bien, ma chérie. Ce que je gagne avec mes cartes postales ne suffit pas à notre entretien. Votre père m’avait laissé quelque argent, il est épuisé et nous devons quand même manger tous les jours. Il fallait donc que je cherche quelque chose où nous serions logées, chauffées, éclairées et j’ai trouvé.

– Comment, demande Reine, très surprise par les paroles de sa mère, nous allons quitter cet

appartement ?

– Il le faut bien.

– Et où allons-nous habiter ? demande Yvette d'une voix qui tremble un peu, car cette nouvelle l'a étonnée autant que sa sœur.

– À la Porte Maillot.

– C'est un quartier que j'aime, reprend Reine. Nous serons plus près du lycée.

– Et, ajoute Yvette avec un sourire, nous serons à côté du Bois.

– Cet appartement est-il agréable ? demande Reine.

Et la pauvre M^{me} Sarlac est bien obligée de dire la vérité :

– Ce n'est pas un appartement, c'est une loge. Nous y habiterons, car je serai la concierge de l'immeuble.

Reine, une belle fille de treize ans au joli visage, se dresse en disant :

– Ce n'est pas sérieux ce que tu dis, Maman ! Tu ne t'imagines pas que nous allons accepter la

loge et que tu sois concierge !

– Si, ma petite fille, je me l’imagine car il n’y a pas moyen de faire autrement. Je vous l’ai dit et je vous le répète, je n’ai plus d’argent et cette loge et ce poste de concierge étaient pour moi le seul moyen de vous conserver un foyer. Loge ou appartement, nous resterons ensemble, c’est la chose importante, la chose qu’il fallait faire. Votre père n’aurait pas aimé que la famille soit éparpillée.

Et d’une voix pleine de colère, Reine s’écrie :

– Mon père n’aurait pas accepté que tu sois concierge et que ses filles habitent dans une loge !

– Ma petite Reine, tout métier est honorable, et une concierge qui tient bien son emploi a droit au respect de tous.

– Si tu étais vraiment obligée de travailler, tu avais la décoration.

– Tu sais bien que depuis un an j’ai cherché de ce côté-là, je n’ai trouvé à faire que des cartes postales... Et en travaillant huit et neuf heures par

jour, je n'arrive pas à gagner plus de cinq cents francs, et ces cinq cents francs ne représentent même pas le prix d'un de nos déjeuners. Tu es plongée dans tes études, tu ne penses qu'à elles, tu ne te rends pas compte de ce qu'on dépense dans une maison. Yvette, qui fait quelquefois le marché, peut te le dire, et tu serais surprise d'apprendre qu'il faille tant d'argent pour vivre.

En se levant de table, Reine dit d'une voix dure, méchante :

– Il est regrettable que tu ne nous aies pas parlé de cette situation avant de prendre une telle décision.

Et M^{me} Sarlac explique :

– J'ai voulu vous laisser heureuses jusqu'à la dernière limite ; maintenant ce n'est plus possible de vous cacher les difficultés de notre vie. Nous quitterons l'appartement à la fin du mois, nous déménagerons pendant les vacances, et je suis certaine que, toutes deux, vous m'aidez dans la tâche que j'ai acceptée.

Yvette, assise à côté de M^{me} Sarlac, met sa

main aux doigts tachés d'encre sur celle de sa mère et lui dit :

– Mais oui, Maman chérie, nous t'aiderons ; et cela ne me déplaît pas du tout d'être concierge. Je saurai très bien tirer le cordon qui fait ouvrir la porte de l'immeuble. La concierge d'ici a été malade, et rappelle-toi que pour faire « ma bonne action », j'allais chez elle mettre son ménage en ordre ; j'ai très bien vu comment cela se passait. Tu verras, je serai une sous-concierge parfaite, je ne sais pas si c'est français ; enfin, une concierge adjointe, très gentille avec les locataires, et je suis convaincue que dans notre loge on s'amusera beaucoup, toutes les trois !

Reine a écouté sa sœur qu'elle méprise, la jugeant peu intelligente. Toutes les filles qui ne s'occupent pas exclusivement de leurs études sont pour elle peu intéressantes ; sa sœur se range dans cette catégorie.

– Vas-tu te décider à venir au lieu de dire des bêtises ! Je m'en vais. Si tu veux être en retard, cela te regarde, je n'ai pas envie d'arriver énervée pour faire ma composition. Maman m'a déjà

offre une « douche » qui m'a bouleversée, cela me suffit !

Et sans attendre sa sœur, sans dire un mot à sa mère, Reine prend sa serviette bourrée de livres et quitte la pièce.

En se levant, Yvette constate :

– La Reine n'est pas de bonne humeur ! La loge au lieu du Palais Royal qu'elle espère toujours, cela, évidemment, l'a contrariée. Ne te fais pas de chagrin, Maman, la surprise passera. Si elle réussit sa compo, tout est là, tu le sais bien, le reste ne compte pas. À ce soir.

Et bien vite, car elle n'aime pas être en retard, Yvette à son tour s'en va, laissant seule la pauvre M^{me} Sarlac.

Elle reconduit sa fille pour lui donner, la porte ouverte, le dernier baiser qu'elle réclame toujours, disant qu'elle en a besoin pour bien travailler.

Yvette est une bonne petite fille de douze ans, très gaie, très impulsive, et adorant cette maman qui, elle s'en rend bien compte, se donne

beaucoup de mal pour élever ses trois enfants.

La porte fermée, M^{me} Sarlac revient dans la salle à manger et avant de mettre tout en ordre, elle s'accorde quelques minutes de repos. Elle ouvre la porte du salon, une jolie pièce que son mari et elle habitaient avec tant de plaisir. Chaque meuble est un souvenir. Les uns viennent de la famille de M. Sarlac, les autres ont été achetés avec les économies du ménage qui n'avait guère comme ressources que la solde de l'officier et les petits travaux que la décoratrice pouvait faire.

De ce mobilier, M^{me} Sarlac a gardé peu de chose, juste ce qu'il faut pour meubler la loge décentement ; le reste a été vendu à son successeur et cet argent lui permettra d'avoir quelques mois de tranquillité pendant qu'elle s'organisera.

C'est triste, très triste de quitter un appartement où, pendant huit années, elle a vécu avec un mari qu'elle aimait et admirait et des enfants dont la santé n'a jamais été pour elle un souci.

Depuis plus d'un an, son mari est disparu ;

parti en Indochine, il n'a guère donné de ses nouvelles. Deux courtes lettres pour apprendre aux siens qu'il était en pleine bataille et qu'il ne pouvait pas facilement trouver le temps d'écrire, et c'était tout.

Au bout de longs mois de silence, l'avis « disparu » était arrivé et il avait fallu continuer à vivre pour les enfants. M^{me} Sarlac ne voulait pas que leur jeunesse soit attristée par l'absence du père et puis peut-être qu'un jour il reviendrait ?

Elle avait voulu laisser à ses enfants l'espoir, mais elle ne l'avait, car si son mari vivait encore, elle était certaine qu'il aurait trouvé le moyen de communiquer avec les siens.

M^{me} Sarlac pense à sa fille Reine, égoïste, personnelle, n'aimant que ses études et ne s'occupant guère de sa famille. Il est évident que sa mère devenant concierge et une loge comme habitation ne lui ont guère plu, mais elle devra accepter ce qui était inévitable.

Les dettes, l'anxiété de se demander chaque jour si quelques ressources pécuniaires vont arriver, la crainte du lendemain, l'argent qu'il

faut trouver pour le terme, le gaz, l'électricité, les bottines qui s'usent trop vite, les fillettes qui grandissent démesurément rendant les robes trop courtes, Yvette portant toujours les vêtements défraîchis de Reine ou ses souliers usagés, tout cela n'était plus possible. Il fallait trouver une solution, et après avoir bien cherché, la loge de concierge est apparue à M^{me} Sarlac le seul moyen de s'en tirer. Avec un salaire unique, elle ne pouvait assurer les frais d'un appartement et subvenir à l'entretien de trois enfants. Sans loyer à payer, gaz et électricité réglés par le gérant et la mensualité qui lui est accordée, elle est certaine qu'elle équilibrera son budget ; car M^{me} Félicie, la concierge actuelle, lui a dit qu'il y avait beaucoup de petits profits.

M^{me} Félicie est une brave femme. M^{me} Sarlac l'a connue en faisant son marché à Neuilly, et à force de se rencontrer trois ou quatre fois par semaine, elles ont fini, après avoir échangé des sourires, par bavarder. M^{me} Félicie connaissait les marchandes aux prix avantageux et nul mieux qu'elle dénichait les occasions. Elle a rendu de petits services à cette dame qui paraissait ne pas

avoir un porte-monnaie bien garni.

Confidences d'abord échangées ; puis un jour où M^{me} Sarlac était plus découragée que d'habitude, l'aveu qu'elle cherchait une situation et qu'il fallait absolument qu'elle trouvât quelque chose à la fin de l'année.

M^{me} Félicie mariait ses deux filles et voulait quitter la loge ; elle l'offrit tout simplement à celle qui demandait secours.

Après avoir été un peu surprise, M^{me} Sarlac se rendit compte que cette solution était la meilleure et elle s'en alla trouver le gérant dont M^{me} Félicie lui avait donné l'adresse.

Grâce à la puissante recommandation de Madame la Présidente, elle avait réussi et maintenant que tout était fini, elle avait une grande peine. Abandonner le foyer où son mari avait vécu, où ses enfants avaient grandi, cela lui était pénible.

La loge appartenait aux locataires, elle ne se sentirait pas chez elle et ses filles auraient peut-être bien du mal à accepter cette nouvelle vie.

Reine, l'orgueilleuse, allait la faire souffrir. Quand elle voulait être méchante, elle l'était magnifiquement et M^{me} Sarlac pensait avec terreur à ce qu'il lui faudrait supporter.

Mais elle avait Yvette, la si tendre Yvette, qui ne travaillait pas toujours très bien à cause de fantaisies qui venaient dans sa tête elle ne savait pourquoi.

Mais quand Yvette voyait sa maman malheureuse, mieux que n'importe qui elle la consolait et ses idées étranges, ses farces que Reine supportait mal disparaissaient pendant quelque temps. Hélas ! le naturel, disait-elle, revenait au galop et elle ne parvenait pas facilement à le chasser.

En songeant à Yvette, puis à son fils qui travaillait si bien dans une école militaire afin de pouvoir très vite remplacer papa, M^{me} Sarlac pensa que si le Bon Dieu lui avait envoyé une grande peine, il lui avait donné des consolations. Et, avec courage, elle quitta ce salon dont la plupart des meubles n'étaient plus à elle, pour aller remplir sa tâche journalière, et quand tout

serait prêt pour le dîner elle reprendrait sa palette et ferait les cartes postales de « Bonne année » que les libraires lui avaient commandées.

En se dirigeant vers la cuisine, M^{me} Sarlac se souvint d'un proverbe que sa mère lui avait répété bien souvent : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

*

Noël, jour de l'An. Fêtes pour les petits et dépenses pour les grands. Dans l'appartement de l'Avenue des Ternes, M^{me} Sarlac a voulu réunir ses trois enfants. Noël, c'est le plus beau jour de l'année et Thibaud, le grand garçon, est arrivé de son école, bien content de retrouver sa famille.

M^{me} Sarlac a dû lui apprendre le changement de situation et Thibaud, qui ne rêve que d'aventures glorieuses, a été péniblement surpris en apprenant les difficultés dans lesquelles sa mère se débattait.

Concierge. Ce nouvel emploi lui a semblé, tout comme Reine, ne pas convenir à sa mère, et

il allait le crier avec cette franchise brutale que lui reprochait déjà son père, quand il a réfléchi qu'il fallait à M^{me} Sarlac un certain courage pour accepter cette situation.

Pourquoi l'avait-elle sollicitée ? Quelles étaient les raisons qui l'obligeaient à quitter l'appartement où ils avaient vécu avec papa ? Et la réponse à toutes ces questions, seul, il la découvrit.

À quatorze ans, un garçon sait déjà bien des choses ; l'argent, ce maudit argent, était la cause de ce déménagement devenu certainement obligatoire.

Alors, au lieu de crier comme Reine sa révolte, il serra lèvres et poings ; il ne voulait pas montrer sa contrariété. Il eut la force de dire :

– Cette installation ne sera que temporaire. Quand je serai grand, j'aurai une situation, mes sœurs en auront une aussi et ce seront tes enfants, Maman, qui travailleront pour toi. Concierge, oui, concierge s'il le faut, et quand je viendrai en vacances, avec Yvette, on fera des farces aux locataires !

Et Maman, un peu craintive, s'est écriée :

– Thibaud, je t'en prie, n'excite pas ta sœur ! Elle a compris qu'il fallait être raisonnable et qu'elle n'avait plus le droit d'inventer une bêtise par jour.

Thibaud a répondu :

– Maman, tu sais qu'il y a de ces bêtises qui nous ont fait bien rire. Te rappelles-tu qu'un soir de Noël, la dame du troisième, toujours désagréable, avait mis sur la fenêtre de la cuisine un plat de boudins blancs ? Il y en avait six, très appétissants. Nous, nous avions six boudins noirs pour le réveillon. Comment Yvette a-t-elle fait, je n'en sais rien, mais elle s'est fabriqué une pince avec deux ficelles et elle a cueilli trois boudins blancs de la dame désagréable, et elle les a remplacés par trois boudins noirs !

« En revenant de la messe de minuit, tu avais travaillé toute la journée, en mangeant ces boudins, tu dormais presque et tu ne t'es pas aperçue de la substitution. Nous nous sommes tous les trois bien régalez ! Mais comme Yvette a appris que les boudins blancs valaient plus cher

que les boudins noirs, elle a eu des remords. Alors, au jour de l'An, elle a consacré une partie de ses économies à acheter un bouquet de violettes pour la dame du troisième et, avec la fameuse pince de sa fabrication, elle a posé le bouquet sur le garde-manger de la dame avec une belle carte décorée par elle, sur laquelle elle avait écrit : « Bonne Année de la part des boudins blancs ! » Comme ça elle avait tout réparé et, comme elle dit, « les remords s'étaient trottés ! »

Maman a écouté l'histoire d'une fantaisie d'Yvette qu'elle ne connaissait pas. Elle a souri et puis elle a soupiré en disant :

– J'espère que ta sœur n'aura pas des idées pareilles avec les locataires. Il faut que vous compreniez bien, tous les trois, que si mes enfants ou moi ne respectons pas l'engagement que j'ai pris, le gérant me remerciera et alors, tes sœurs et moi, où irons-nous ? Comprends, mon fils, que je n'ai plus d'argent ; la disparition de ton père, sa mort non contrôlée, empêche pour le moment toute pension à sa veuve et à ses enfants. Pour toi, grâce à une amie, j'ai la certitude que tu

pourras continuer tes études et entrer dans l'armée comme tu l'as toujours désiré, c'est pour moi une tranquillité. Mais il y a tes sœurs. Il faut que leur instruction soit très complète et leur assure des situations rémunératrices. La loge de concierge, chauffée, éclairée, la mensualité et d'autres avantages nous permettront de vivre décemment. Tâche de faire comprendre à Reine que la nécessité m'a imposé la résolution que j'ai prise.

Thibaud a écouté attentivement. Puis il a embrassé bien fort sa Maman, une seule fois seulement – il est un homme – puis il s'en est allé dans la chambre des filles où Reine profitait des vacances pour emballer ses affaires qui s'en iraient le deux janvier – la date était fixée – dans la loge où elle allait désormais vivre.

Hélas ! Reine était de fort mauvaise humeur. N'étant chrétienne que de nom : religion de parade, messe de onze heures avec ses camarades, catéchisme suivi pour obéir à Maman et faire comme tout le monde, elle ne se résignait pas à ce qu'elle appelait orgueilleusement « la

déchéance de la famille ».

Faire n'importe quel métier honnêtement, et en y mettant intelligence et cœur, élève tout travail, et c'est parmi les êtres aux humbles travaux que Dieu a choisi ses apôtres, ses saints, ses missionnaires. Cela, Reine le savait peut-être mais ne s'en souvenait pas ; l'orgueil et l'égoïsme la dirigeaient.

Ce grand garçon de quatorze ans, poussé en hauteur et en largeur, arriva, dans la chambre bouleversée, avec sa maladresse de jeune poulain et son désir de tout arranger, afin que Maman s'en aille habiter la loge sans avoir la crainte que le caractère de ses filles s'adapte mal avec les obligations de sa charge.

À cette terrible Reine il aurait dû d'abord parler, pour se faire bien voir, de ses succès d'écolière : elle venait d'être première au classement général du trimestre. Cela, pour le moment, n'intéressait pas Thibaud. Ce qu'il voulait, avant tout, c'était de soulager Maman. Apaiser Reine, faire comprendre à Yvette que dans la loge ses fantaisies n'auraient plus cours.

Emballer, déballer, aider à l'installation de la famille avant de retourner à son école : voilà tout ce que son bon cœur de gosse lui imposait comme programme de vacances.

En entrant, il dit :

– Alors, Reine, tu emballes aussi ?

– Naturellement, puisque, paraît-il, il n'y a pas moyen de faire autrement.

– Non, il n'y a pas moyen. Maman m'a tout expliqué et j'ai trouvé que, comme toujours, elle avait du cran, du courage pour mieux dire.

– Peut-être, mais je trouve qu'elle n'aurait pas dû attendre si longtemps. Depuis qu'on a appris la disparition de Papa, Maman aurait dû s'organiser.

Ce jugement révolte Thibaud :

– Et tu crois qu'elle n'a pas cherché ? Rien que pour me faire entrer à l'école où je suis, rappelle-toi les démarches qu'elle a dû faire, les papiers qu'il a fallu remplir, l'examen que j'ai dû passer. Cela a duré six mois, mon petit, je te prie de te le rappeler.

– D’abord, je ne suis pas « ton petit ». J’ai un nom, je te prie aussi de te le rappeler !

– Bon sang, quelle pelote à épingle tu es ! On ne peut jamais causer avec toi gentiment. Je plains ton mari, ma fille, il ne sera pas à la noce tous les jours !

– D’abord ne m’appelle pas « ma fille », tu n’es pas mon père ! Et puis, laisse mon mari tranquille, je ne te demanderai pas de le choisir.

– Tu auras raison, parce que je le préviendrai de ton aimable caractère !

– J’ai le caractère que j’ai. Tu dois t’en accommoder comme les autres.

– « Les autres », c’est Maman et Yvette ? Je les plains de vivre avec toi !

– Si tu es venu dans ma chambre pour me dire des choses désagréables, tu peux t’en aller !

– Oui, je m’en vais. Mais je tiens à te prévenir que si dans la loge ton sale caractère ennuie Maman, Yvette me l’apprendra. Je demanderai une permission spéciale à l’école et je viendrai te donner la raclée que tu mérites et que Papa

t'aurait offerte s'il était encore là ! Je te rappelle, pour mémoire, qu'il ne supportait pas tes insolences et qu'il t'a dit plusieurs fois qu'un jour ou l'autre tu serais malheureuse et que tu rendrais les tiens malheureux. Charmante perspective !

Reine se précipita vers son frère, gros dictionnaire dans les mains :

– Veux-tu t'en aller, ou je te jette ce livre à la tête !

Et en se dirigeant vers la porte, Thibaud cria :

– Non, tu ne le jetteras pas, car tu auras peur de l'abîmer ! Tu aimes mieux tes livres que ta famille !

– Ça, c'est bien vrai ! hurla Reine au moment où Thibaud disparaissait.

Le pauvre garçon s'en alla un peu penaud. Il n'avait rien d'un diplomate, et sauf le grand Liautey, il savait bien que les militaires ne sont pas aptes à ce genre de travail ; et il était un futur militaire, aviateur s'il en avait les capacités.

Un peu découragé, il s'en alla vers la cuisine où il savait qu'il trouverait Yvette occupée à

préparer le déjeuner car Maman faisait malles et paquets.

Yvette épluchait des pommes de terre, toujours un peu ennuyée par ce travail ; et pour combattre cet ennui, elle chantait à tue-tête avec beaucoup de plaisir car elle savait que cela agaçait la dame du troisième étage, et Yvette était terriblement taquine.

La dame du troisième grognait toujours. Les enfants faisaient trop de bruit, se levant tôt ce qui la réveillait, secouant les chiffons pleins de poussière aux heures défendues et faisant marcher la T.S.F. – dernier cadeau de Papa – trop tard le soir, de bonne heure le matin.

Ah ! la dame du troisième n'était pas pour la concierge une locataire agréable, et si dans l'immeuble où la famille Sarlac allait habiter le deux janvier, il y en avait beaucoup comme elle, la pauvre Maman aurait bien du mal.

En entrant dans la cuisine, Thibaud dit d'un air grave en s'asseyant près de sa sœur :

– Yvette, je veux te parler sérieusement.

– Parfait, répondit la fillette. Voici un couteau, des pommes de terre, épluche, parle, je t’écoute.

Thibaud obéit et dit :

– Je viens de causer avec Maman. Elle m’a appris beaucoup de choses et je trouve qu’elle a eu raison d’accepter l’emploi de concierge qui lui donne un appartement.

– N’exagère pas, dis : une loge.

– Si tu veux. Une loge qui est chauffée, éclairée, économies appréciables. Maman connaît toutes les charges qui lui incombent : entretien des escaliers, monter le courrier, bonne tenue de la maison, recevoir les quittances et faire payer les locataires. Tout, dit-elle, se passera bien si ses filles la secondent.

– Tu sais, je connais toute cette histoire mieux que toi. Pendant quinze jours, l’année dernière, j’ai aidé la concierge d’ici et je sais à quel point les locataires peuvent être embêtants. Ainsi, la dame du troisième...

– Laisse-la tranquille une bonne fois, tu lui as fait assez de niches pour qu’elle soit contente de

ton départ. Ce n'est pas d'elle dont nous devons parler, c'est de Maman.

Le visage rieur d'Yvette devint grave. Elle demanda un peu inquiète :

– De Maman ?... Mais que vas-tu m'apprendre ?

– Voilà, c'est très simple. La loge et ses charges ne l'effraient pas : ce qui lui fait peur, ce sont ses filles. Tu connais Reine et son orgueil, tu sais tout ce qu'elle va inventer pour faire souffrir Maman. Ma petite Yvette, toi que j'aime tant, il faudrait que tu renonces à taquiner tous les gens qui vivent près de toi ou que tu peux atteindre. Enfin, il ne faudrait plus que tu fasses des farces comme celles des boudins !

Un rire éclatant de jeunesse et de franche gaieté s'éleva dans la cuisine et ce rire dut être entendu par la locataire du troisième qui préparait son déjeuner. Cette dame détestait les enfants.

– Les boudins ! s'écria Yvette. Je n'ai jamais fait quelque chose d'aussi réussi ! Mais à ce moment-là on n'était que des locataires, tandis

que dans l'immeuble où Maman sera concierge, je devrai vivre avec le respect, ce qui n'est pas toujours amusant. Rassure-toi, vieux frère, le bonheur de Maman et sa tranquillité, je sais bien que ses enfants doivent avant tout y penser. Maman a déjà une fille qui a des œillères. Reine ne regarde que du côté lycée, moi je surveillerai loge et locataires, et je suis bien décidée à aider Maman tant que je le pourrai. Farces et fantaisies resteront dans l'appartement que nous quittons. Je vais devenir une petite fille modèle, cela me changera.

Et les pommes de terre étant finies d'éplucher, Thibaud se leva et expliqua :

– Tu comprends, Yvette, je suis l'homme de la famille, j'essaie de remplacer Papa et Reine ne me facilitera jamais la tâche.

– Ne t'en fais pas, mon vieux, on l'aura. Son cœur se débat avec les maths, et les versions, mais quand elle aura décroché des diplômes, elle ne pensera qu'à lui. Tu verras qu'il s'éveillera, et peut-être magnifiquement. Le Bon Dieu arrangera tout cela, moi j'ai confiance en Lui.

– Et tu as raison, répondit Thibaud. Il a aidé Maman pour l'entrée dans mon école et pour la loge ce sera peut-être la même chose.

Thibaud, content d'avoir fait son devoir, s'en alla pour préparer les meubles et les bibelots afin qu'ils ne fussent pas abîmés par les déménageurs. Mais, hélas ! Maman lui apprit que la plupart étaient vendus au locataire qui allait leur succéder, car elle avait besoin d'argent pour payer le déménagement et les frais de la nouvelle installation.

M^{me} Félicie lui facilitait bien des choses, mais enfin elle devait aussi participer aux dépenses.

Thibaud regarda une dernière fois les meubles avec lesquels il avait vécu et pensa que la maison vraiment se désorganisait. La loge, tout à coup, lui fit peur. Si Maman ne pouvait garder cet emploi, où les trois femmes iraient-elles ?

Il trouva que c'était bien ennuyeux d'avoir seulement quatorze ans ! S'il était un homme ayant une situation rémunératrice, il aurait organisé tout différemment la vie de la famille, mais maintenant il ne pouvait rien, rien. La

constatation de son impuissance lui amena des larmes dans les yeux. Dans ce salon où les meubles que Maman aimait tant ne lui appartenaient plus, il pleura comme un tout petit enfant qui a une grosse peine et il eut honte de ses larmes. Pleurer affaiblit, et tout à coup il se souvint de ce que la chère Yvette lui avait dit : « Le Bon Dieu nous aidera... »

Et le deux janvier est arrivé bien vite. Le matin, Maman et ses enfants ne peuvent croire que le jour est venu où ils vont quitter pour toujours leur appartement, la maison où Papa a vécu avec eux.

Un déjeuner rapide que Maman exige et à huit heures, comme les déménageurs l'avaient promis, ils sont là pour tout emporter.

Et dans l'antichambre, les trois enfants, réunis par leur tristesse, regardent emporter le strict nécessaire, car il ne faut pas encombrer la loge, M^{me} Félicie l'a bien recommandé.

Tout se précipite : meubles, malles, paquets, descendent ; il reste seulement le mobilier vendu au nouveau locataire.

Maman a un pauvre visage. Elle annonce à ses enfants qu'il faut s'en aller et qu'il est inutile de rester dans cet appartement à peu près vide. Elle ne veut plus entrer dans le salon afin de ne pas voir ses meubles qu'elle aimait tant et qui ne lui appartiennent plus.

Thibaud s'empare du bras de Maman. Son cœur lui dit qu'il doit être le soutien de cette femme qui se redresse, la tête haute, les yeux secs, et pourtant les larmes sont embusquées derrière les paupières et les sanglots encombrant sa gorge.

Maman et son fils descendent l'escalier lentement. Les filles suivent, et Reine, un peu émue, comprend qu'il faut se taire et que l'heure n'est pas aux paroles amères et inutiles.

Dehors, sur le trottoir, près de la voiture de déménagement, il y a, étalées, toutes les affaires qui étaient charmantes dans l'appartement et qui apparaissent tout à coup misérables. C'est affreux de voir matelas, divans, tables, armoires, attendant que les déménageurs les mettent dans la voiture.

Tous les quatre détournent la tête afin de ne pas regarder leur mobilier exposé ainsi à la curiosité de tous.

La concierge n'étant pas là, ils passent vite devant la loge et Maman et Thibaud, tous les deux serrés l'un contre l'autre, prennent l'Avenue des Ternes et se dirigent vers la Porte Maillot. Yvette vient se mettre près de Maman et Reine marche derrière ; dans une avenue aussi encombrée on ne peut marcher quatre à côté l'un de l'autre.

En arrivant au chemin de fer de ceinture, Maman dit :

– Prenons par là, c'est plus court. Et elle ajoute : Heureusement il ne pleut pas, cela facilitera notre emménagement.

Les enfants ne répondent pas. Ils ne savent que dire à cette mère douloureuse qui s'efforce de cacher son chagrin.

Voici la Porte Maillot. Les trois jeunes cherchent l'immeuble inconnu où leur mère a accepté le poste de concierge.

M^{me} Sarlac traverse l'avenue encombrée et prend un large boulevard qui borde le Bois.

Devant un immeuble, de belle apparence, elle s'arrête et dit à ses enfants :

– C'est là.

Et elle ajoute, en regardant sa fille aînée :

– Tu vois, ma chérie, que nous sommes tout près du Bois.

D'une voix sourde, Reine répond :

– Entrons, prenons possession de la loge, il faut en finir. Et M^{me} Sarlac fait une recommandation :

– Soyez bien gentils avec M^{me} Félicie, c'est la concierge ; elle a été si bonne pour moi. C'est grâce à elle que j'ai obtenu cette loge où, vous verrez, nous serons heureux, j'ai confiance.

Et Yvette d'une voix qui tremble un peu, s'écrie :

– Mais oui, puisque nous sommes ensemble, tout ira bien !

Reine marche et, tête haute, elle entre sous la

voûte, à gauche une grande porte vitrée : la loge. Elle met la main sur la poignée et va la tourner, quand M^{me} Sarlac lui dit :

– Toque, avant d’entrer. M^{me} Félicie doit être là.

En haussant les épaules, trouvant que c’est une politesse bien inutile, Reine pourtant obéit.

Maintenant ils sont tous les quatre devant la porte, attendant l’autorisation d’entrer. Et c’est M^{me} Félicie qui vient leur ouvrir.

C’est une grande et forte femme d’une soixantaine d’années, cheveux gris, visage rond, bon sourire.

– Voici mes successeurs, dit-elle. Entrez, mes petits. Regardez la loge, il n’y en a pas une plus belle dans tout le quartier. À côté, la chambre où vous pourrez mettre deux divans, et la cuisine avec une porte qui donne sur la cour ; une grande cour, claire, où l’on est très bien pour déjeuner, car l’été le soleil vient vous faire visite.

Les trois enfants sont au milieu de la loge et regardent cette grande pièce vide où ils vont

habiter. Une chose a retenu l'attention de Reine et d'Yvette : la chambre où l'on pourra mettre deux divans, a dit M^{me} Félicie. Ce sera, évidemment, la chambre des filles ; mais où Maman couchera-t-elle ? Et Thibaud, quand il viendra en congé, n'aura pas un coin où il pourra dormir.

Thibaud regarde et ne pense pas à lui. Les meubles vont arriver, il cherche déjà leur emplacement et se rend compte qu'on pourra arranger cette grande pièce très agréablement. Il va aller voir la chambre et la cuisine.

M^{me} Félicie cause avec Maman. Les filles ont l'air d'être piquées sur un plancher qu'elles ne peuvent quitter. Prenant le bras d'Yvette, sa préférée, Thibaud lui dit :

– Viens voir la chambre et la cuisine.

Reine ne veut pas entendre cette invitation, elle tient à montrer à tous son mécontentement.

La chambre est séparée de la loge par une cloison dont le haut est à claire-voie ce qui permet d'entendre tout ce qui se passe dans la

pièce contiguë ; pas de fenêtre, l'aération se fait par la loge.

– Nous pourrions mettre nos deux divans, dit Yvette. Mais Maman, où couchera-t-elle ?

– M^{me} Félicie a dû prévoir, répond Thibaud un peu inquiet.

Une porte donne dans la chambre, certainement c'est celle de la cuisine. Thibaud l'ouvre.

Pièce carrée, toute blanche, éclairée par une porte-fenêtre donnant sur la cour.

– Ça, c'est sympathique ! s'écrie Yvette. Nous ferons une cuisine-salle à manger et nous pourrions l'arranger très gentiment. Il faut que j'aie vu M^{me} Félicie, je veux savoir où Maman s'installera ; après, je serai contente et tranquille.

Reine est restée piquée avec son mécontentement, dit Thibaud, tandis qu'Yvette s'approche de M^{me} Félicie et lui demande où l'on va mettre le lit de Maman.

Alors, M^{me} Félicie explique qu'une de ses filles, l'aînée, couchait dans la loge, derrière un

paravent, et qu'elle s'y trouvait très bien. M^{me} Sarlac doit être dans la chambre, car la sonnette y est installée et le cordon avec la poire qui fait ouvrir la porte est attaché au mur.

Reine, qui surveillait et écoutait, a entendu : « ma fille aînée couchait dans la loge ». Elle n'y couchera jamais ! Elle va immédiatement prévenir sa mère.

Elle se rapproche de M^{me} Sarlac et sans regarder M^{me} Félicie qu'elle trouve antipathique, elle déclare :

– Maman, tu t'arrangeras comme tu voudras, mais je te préviens que jamais je ne coucherai dans une loge !

« Allons, pense Thihaud, voilà qu'elle commence ! Qu'a-t-elle donc à la place du cœur, cette fille-là ! J'ai bien envie de lui dire comment je la juge... »

Mais Yvette a prévu la réaction de sa sœur. Elle s'écrie :

– Maman, si tu veux, je coucherai dans la loge, derrière le paravent du salon que nous

avons emporté ; et comme de belles fleurs y sont peintes, j'aurai des rêves magnifiques ! Voilà ce que je réclame !

Pleine de mépris, Reine regarde sa sœur et seule se dirige vers la chambre et la cuisine.

M^{me} Félicie conclut :

– Elle est bien jolie, votre aînée, mais elle n'a pas l'air commode ! La mienne aussi était difficile, une princesse qu'il aurait fallu servir ; mais je n'ai pas accepté ses manières et elle a dû travailler comme sa sœur et moi. Maintenant, elle est mariée à un garçon qui a de la poigne, et la mettra au pas si elle rouspète ! La vie est difficile, il faut que les gosses le comprennent. Mon mari, qui était gendarme, disait toujours : « Faut que les filles obéissent dès qu'elles parlent, bien avant leurs sept ans, sans cela, quand elles sont grandes, elles veulent commander aux parents. » Je me suis toujours rappelé les paroles de mon mari et je n'ai jamais toléré les manières de mon aînée. Faites comme moi, Madame Sarlac, je me permets de vous le dire.

M^{me} Sarlac n'a pas le temps de répondre. Les

déménageurs arrivent et Thibaud s'empresse pour faire placer les meubles qui vont orner la loge, cette pièce où la famille se tiendra.

Maman laisse faire son fils, toute contente de le voir si actif, ayant comme son père des décisions rapides.

Revenue de sa visite, Reine voudrait donner des ordres, mais M^{me} Sarlac se souvenant des conseils de M^{me} Félicie, dit à sa fille :

– Tu n'as pas voulu t'occuper du déménagement ; c'est Thibaud et Yvette qui m'ont aidée, laisse ton frère choisir la place des meubles, il s'y entend mieux que toi.

Reine n'a pas l'habitude qu'on lui parle sévèrement et elle voudrait bien répondre quelque insolence, mais il y a trop de monde dans la loge. Puisque sa mère la juge inutile, elle va aller se promener.

Sans demander une permission qui lui serait peut-être refusée, elle sort. Le Bois est devant la maison. La journée est printanière et la promenade sera agréable. Elle ne rentrera que

pour le déjeuner. Mais qui va s'occuper de le faire ? Yvette, probablement. Sa famille sait bien qu'elle, avec ses études, n'a pas la possibilité d'aider au ménage.

Elle entre dans le Bois sans se soucier de ceux qu'elle a laissés et se promène toute contente de penser qu'elle pourra souvent s'échapper de la loge et venir travailler dans ces allées ombragées. Une avenue à traverser avec ses livres, et elle dénichera bien un coin où elle sera tranquille. Le Bois, au printemps, sera une magnifique salle d'étude.

Il est près de midi et demie quand elle revient vers cet immeuble où elle devra désormais vivre ; son humeur est meilleure. La promenade lui a donné faim, elle mangera avec plaisir le déjeuner qu'Yvette aura sans doute préparé.

Elle entre dans la loge et est stupéfaite de trouver tout en ordre. Les meubles sont bien placés, une table est au milieu sur laquelle il y a déjà un bouquet d'œillets, grand luxe ; dans un coin, un divan que cache à moitié le paravent du salon.

La loge est vide ; probablement sa famille est à la cuisine en train de préparer le déjeuner. Mais le couvert n'est mis nulle part ; elle va offrir de le mettre sur la table où sont les œillets.

Elle se dirige vers la cuisine et entend le rire d'Yvette et la voix grave de Thibaud. Elle entre et constate qu'ils sont à table avec M^{me} Félicie.

Stupéfaite, elle s'arrête sur le pas de la porte et M^{me} Sarlac l'apercevant, lui dit :

– Tu t'es bien attardée. M^{me} Félicie a eu l'aimable attention de nous offrir à déjeuner ; remercie-la et mets-toi à table.

Se mettre à table avec la concierge, accepter de manger « son déjeuner », jamais !

Elle s'imagine qu'elle est très supérieure à cette femme qui a la plus belle qualité du monde : la bonté ; qualité qui la met bien au-dessus d'une petite fille égoïste et vaniteuse.

– Maman, répond-elle d'une voix pleine de colère, je venais te dire qu'ayant très mal à la tête, je voulais continuer ma promenade, l'air me soulage.

– Va te promener, ma fille ! s'écrie Thibaud. Cela te fera du bien et nous, nous serons débarrassés. Nous n'avons pas besoin d'un piquet inutile et je veux qu'avant mon départ, tout ici soit installé.

Reine ne sait que répondre ; elle tourne le dos aux convives, repasse par la chambre où les deux divans sont en place, traverse la loge et se retrouve sur le boulevard.

Le Bois ne la tente plus. Elle a faim, très faim, et ayant un peu d'argent sur elle, elle se dirige vers l'Avenue de Neuilly où elle trouvera probablement un boulanger. Croissant et chocolat seront un aussi bon déjeuner que celui de M^{me} Félicie, cette femme qu'elle déteste, elle ne sait pas pourquoi.

*

« Mon vieux, mon copain, mon frère chéri ! Tu as demandé à ta sœur Yvette de t'envoyer des nouvelles longues, une sorte de journal de la

famille qui habite la loge du Bd Maillot, « la plus belle du quartier », comme dit M^{me} Félicie.

« La famille va bien. Reine, la majesté qui attend toujours un trône, est aussi désagréable que d'habitude, mais Maman et moi nous ne la servons plus. Elle doit faire son lit, préparer son petit déjeuner du matin et, de temps en temps, pas souvent, prendre le balai pour balayer la cuisine.

« Naturellement, ses études l'absorbent un peu plus tous les jours. Peux-tu penser qu'elle arrivera au bachot à quinze ans et qu'il lui faudra une dispense spéciale pour se présenter ! Elle prétend que c'est une gloire pour la famille, je n'en suis pas sûre. Enfin, elle va bien, et conseillée par M^{me} Félicie qui est la crème des femmes, Maman ne se laisse plus traiter en humble servante de « Mademoiselle », comme elle avait l'habitude de le faire Avenue des Ternes. Enfin, avec Reine ça va à peu près. Je ne te dirai pas qu'elle a le sourire pour les locataires ; elle se contente, quand elles les rencontre, de leur faire un petit salut qui ne lui démanche pas le cou, mais Maman a exigé

qu'elle le fasse.

« Maintenant, je vais te parler de Maman et de son « job ».

« C'est dur, très dur, il ne faut pas nous le dissimuler. Deux escaliers, le courrier, les poubelles, et la nuit ouvrir la porte à ces terribles locataires qui ne rentrent jamais ensemble, ce n'est pas drôle. On ne peut pas dormir avant deux heures du matin.

« Les premiers jours, Maman était si fatiguée que M^{me} Félicité et moi – nous sommes devenues deux amies, que ferions-nous sans elle ? – nous avons peur qu'elle ne puisse arriver à faire « le boulot » : expression de M^{me} Félicie. Alors, je me suis arrangée. Je me lève de bonne heure ; souvent, Maman, qui s'est endormie très tard, dort encore, et je vais faire l'escalier de service ou l'escalier de parade. Pourquoi deux escaliers, je te le demande ! Avenue des Ternes, nous n'en avons qu'un et ça marchait tout aussi bien. Les fournisseurs venaient avant dix heures, les locataires ne les rencontraient pas ; il paraît que c'est pour cela qu'on fait dans les belles maisons,

deux escaliers... Quelle bêtise ! Et quand nous serons grands, nous, les jeunes, nous changerons tout cela...

« Quand l'escalier est fait, il y a la question poubelles. Elles sont dans une remise. Il faut les installer sur un petit chariot et conduire ces « demoiselles » sur le boulevard pour que les boueux les cueillent et offrent leur contenu à la voiture municipale.

« Vois-tu, mon vieux, ce qui est ennuyeux, c'est que ces poubelles sont très lourdes ; je ne peux pas les remuer toute seule, il faut donc que je sois aidée. Alors je vais dans la cour, je m'arrête devant la porte de notre cuisine et, comme Reine y fait sa toilette, je l'implore.

« Naturellement, elle refuse. Sa voix aigre me dit des choses désagréables et Maman, réveillée, pour faire finir la dispute, vient m'aider en me grondant gentiment de vouloir faire des choses qui ne sont pas de mon âge.

« Toutes les deux nous poussons le chariot qui est rudement lourd sur le boulevard où, parfois, si nous sommes en retard, les boueux nous

attendent. Il y en a un particulièrement gentil qui vient nous aider, et ce matin même, il nous a dit : « Laissez le chariot dans la cour, j'irai le chercher. C'est pas un travail pour deux femmes qui sont pas plus grosses que deux alouettes ! »

« Tu comprends, M^{me} Félicie pèse quatre-vingt kilos ; elle avait beaucoup plus d'aptitudes à remuer les poubelles que nous. Enfin, grâce au bon boueux, tout s'arrange.

« Le courrier et son importance, ça n'est pas difficile. M^{me} Félicie nous l'a bien expliqué. Une fois qu'on a les noms des locataires en tête, on leur porte les lettres et comme il y a un ascenseur, ce n'est pas fatigant.

« Les locataires, mon vieux, j'y arrive. Ce sont des numéros bizarres, amusants, ennuyeux, insolents, aimables, désagréables et gentils ! Faut s'en arranger, comme dit M^{me} Félicie, et ne pas se laisser mener par eux, sans cela la concierge devient la martyre des locataires.

« Au rez-de-chaussée, nous avons un vieux ménage adorable qui a été très longtemps aux colonies. Ils en ont rapporté un foie toujours

malade, ce qui ne leur permet pas de manger grand-chose, et des animaux charmants. Un petit singe qui, n'aimant pas l'hiver, a besoin de beaucoup de chaleur, deux perroquets qui disent (heureusement en arabe, une langue que les Français ne comprennent pas) les plus vilains mots que les noirs se sont amusés à leur apprendre. Car ce vieux ménage colonial est servi par un couple de nègres, mari et femme, qui ont des visages d'une couleur magnifique. Ils reluisent tellement qu'on les dirait encaustiqués et sur la tête une permanente perpétuelle qui les rend superbes.

« Le vieux monsieur, la vieille dame, les nègres, le singe et les perroquets, sont des locataires agréables qui ne réclament jamais et ne sortent pas le soir. Appréciable pour Maman.

« Au premier, nous avons une famille normale : père, mère, quatre enfants ; deux filles de nos âges, deux garçons qui doivent avoir dans les quinze ans. Les filles vont au lycée comme nous et Reine s'efforce de ne jamais les rencontrer parce qu'elle ne veut pas que dans la

classe, elles l'appellent « la petite concierge ». Et ce serait inévitable, paraît-il.

« Je ne comprends pas pourquoi cela ennuie tellement Reine que Maman et ses filles soient devenues des concierges. Tout ce qu'on fait honnêtement est respectable : crémillère, épicière, couturière, pharmacien, médecin, ingénieur ; tout cela c'est la même chose puisque nous sommes tous obligés de gagner notre vie. Le travail, c'est la loi de Dieu, et j'avoue que j'aime cette loi ; je m'ennuierais beaucoup si je n'avais pas trop de choses à faire, ce qui est mon cas.

« Depuis que nous sommes dans la loge, pas une minute de noir, de cafard. Occupations, occupations... Lycée, compositions, les devoirs d'état de Maman dont je prends quelques-uns, les renseignements à donner dès que je rentre aux amis des locataires ou aux fournisseurs. Ce va-et-vient m'amuse. Reine, dans la chambre, sur une petite table, « turbine » sans arrêt. Maman profite de ma surveillance des entrées et des sorties pour aller à la cuisine préparer les repas, faire de petites lessives, repasser, etc... Tout le fourbi,

comme tu dis, d'un ménage de trois femmes.

« Les filles du premier, rien de sensationnel ; des écolières ordinaires, sans aucune fantaisie. Ça part tranquillement, ça revient de même ; elles sont vraiment trop sages. Moi, si j'étais à leur place, je ferais quelque niche à la concierge ou à ses filles, mais des niches gentilles qui les feraient rire sans les ennuyer. Non, rien de semblable ne leur vient à l'esprit. Elles passent sans regarder s'il y a quelqu'un dans la loge, ce qui est rare pour des locataires.

« Pour les garçons, ce n'est pas la même chose. J'ai su par M^{me} Félicie qu'ils étaient jumeaux. Quinze ans. Ils ont des noms plutôt bizarres : Amédée et Sigismond ! Qu'est-ce que leurs parents avaient dans la tête le jour où ils ont choisi comme cadeau de naissance ces noms-là !

« Sigismond est un gros garçon, genre ours, médiocre élève, dit M^{me} Félicie, mais bon comme le pain quand il est bon...

« Amédée, un gaillard, paraît-il inquiétant. C'est un très joli garçon qui plaît à tous et qui s'efforce de faire ce que les grands jeunes gens

font. Dès qu'il est sur le boulevard, loin des fenêtres de la maison où il s'imagine peut-être que ses parents sont embusqués, il sort de son cartable cigarettes et briquet et se met à fumer. Il va au lycée, nous aussi, et jusqu'à une certaine rue, le chemin est le même. Un jour, il a voulu marcher avec nous et engager la conversation. Reine répondait, mais moi je l'ai averti, très poliment, que Maman désirait que nous fassions la route sans camarade.

« Alors d'un air narquois qui méritait une gifle, il m'a demandé si j'obéissais à ma mère.

« – Naturellement, ai-je répondu.

« – Ce n'est pas si naturel que vous le croyez. Ainsi, moi, je ne lui obéis jamais.

« J'ai attrapé le bras de Reine et je l'ai obligée à traverser. Le sieur Amédée en a été bien étonné, et il nous a crié : « Quelle paire de pimbêches ! » et autre chose que je n'ai pas compris.

« Mais ce que j'ai bien compris, c'est qu'il faut éviter tout rapport avec ce garçon, cela serait pour Maman une source d'ennuis.

« L'autre soir, alors que j'étais seule dans la loge – je faisais mes devoirs sur la table, et j'étais plongée dans une version latine, et tu sais à quel point cela est pour moi difficile – la porte s'est ouverte et j'ai vu Amédée entrer, ayant à la main un billet de cent francs. Il tenait sa jolie tête bien droite et avait un drôle d'air, content et ennuyé, un brin poseur. Il a mis le billet sur la table et m'a demandé :

« – Quelle est la personne qui s'occupe du courrier dans cette loge à trois concierges ?

« Je n'ai pas aimé son ton, ses regards, son sourire. J'ai répondu en ayant l'air de continuer à écrire :

« – Ma mère, Madame Sarlac.

« – Mais vous, quelquefois vous le montez.

« – Oui, quand Maman est fatiguée.

« – Eh bien, vous allez tâcher de le monter toujours, et quand il y aura des lettres pour moi, vous ne les donnerez pas à la famille. Elle ne les ouvre pas, mais elle les épiluche, et je n'aime pas ça. Je viendrai prendre les lettres à mon retour du

lycée, à la loge, dans le casier. Vous avez compris ? Voilà cent francs pour votre peine !

« Ah ! Thibaud, la colère s'est emparée de moi. Je me suis levée, je devais être très pâle ou très rouge, je ne sais pas, mais j'étais déchaînée. Je me suis écriée :

« – Reprenez votre argent, Monsieur Amédée, et ne comptez pas que Maman ou moi nous allons entrer dans vos petites combinaisons plus ou moins propres ! Quand il y aura du courrier pour les locataires du premier, il sera distribué comme aux autres, voilà !

« Alors, furieux, il est devenu insolent :

« – Ce n'est pas à Neuilly que vous devriez vivre, mais à Fouilly-les-Oies !

« Et j'ai eu extrêmement tort de répondre :

« – Et vous dans une maison de redressement !

« Il a repris son billet de cent francs, puis il s'est en allé en claquant la porte. Je me suis replongée dans ma version, mais je n'y étais plus et j'ai fait un très mauvais devoir.

« Bien entendu, je n'ai pas parlé de cet

incident à Maman et à Reine ; Maman en eût été contrariée et Reine m'aurait dit, une fois de plus, que je manquais d'intelligence.

« J'en étais aux locataires... Tu connais déjà le rez-de-chaussée et le premier ; deuxième, troisième et quatrième sont en voyage ou à la Côte d'Azur. Maman n'a qu'à leur faire suivre leur courrier, cela n'est pas fatigant. Mais il y a le cinquième, une artiste-peintre. Une semaine, elle se croit musicienne et tape sur un piano pendant des heures, ce qui fait crier tous les locataires ; puis l'abandonne pour jouer de l'accordéon ou de la guitare. Élève des chats dans sa salle à manger, des poussins dans sa cuisine, des canards dans la salle de bains ! À un chien fait pour garder les vaches qui ne se gêne pas pour se conduire très mal sur le balcon. Résultat : les balcons des locataires sont inondés ! Alors, réclamations à la pauvre concierge qui n'ose affronter cette folle. Elle a un mètre quatre-vingt et se promène chez elle, habillée comme un clown, ses longs cheveux roux sur son dos, en liberté, car deux souris blanches s'y promènent. Or, tu sais que Maman a horreur des souris. Aussi, chaque fois qu'il faut

aller lui transmettre les réclamations des locataires, c'est moi qui porte avec le courrier la lettre que Maman lui écrit pour la prévenir du mécontentement de ses voisins.

« Mon vieux frère, je ne pouvais m'imaginer que dans une maison de si belle apparence il pouvait se cacher tant de choses. Je croyais que tout le monde était à peu près comme nous et je m'aperçois que nous sommes, que nous étions plutôt, quand Papa était là, une famille comme il n'y en a pas beaucoup. Alors, je remercie le Bon Dieu de m'avoir donné un papa que j'admirais et une maman qui est vraiment une sainte. Elle est toujours de bonne humeur, elle ne se plaint jamais et arrive à donner à ses enfants tout ce dont ils ont besoin. Une chose qui la tourmentait beaucoup, c'était de ne pouvoir te loger pendant les vacances ; au gérant, Maman n'a annoncé que ses deux filles.

« Madame Félicie, la bonté faite femme, nous a appris que dans son petit logement de deux pièces, salle à manger, chambre, cuisine, elle avait fait mettre un divan pour ses petits-enfants

qui ne sont pas encore nés et que tu pourrais en profiter. Elle habite maintenant à cinq minutes du boulevard.

« Tu penses si Maman a été contente. Donc, au prochain congé, tu peux arriver comme tu le faisais Avenue des Ternes. Dans la journée, tu resteras avec nous dans la loge, et le soir tu iras coucher chez M^{me} Félicie. Tu vois, tout s'arrange ; je te l'avais bien dit que le Bon Dieu s'occuperait de nous. Il faut avoir confiance en Lui, tout est là.

« Ah ! j'oubliais de te dire que la question du terme qui ennuyait un peu Maman s'est très bien passée. Elle a donné les quittances, reçu les chèques et l'argent liquide. On a glissé le tout sous le matelas de Maman et le gérant est venu le lendemain matin. C'est un brave homme, tout à fait gentil. Il en a profité pour dire à Maman que tout allait très bien, que les locataires ne se plaignaient pas, donc ils étaient contents, et qu'elle n'avait qu'à continuer à faire son travail comme elle le faisait. Et tournant le dos à Reine qui n'avait pas daigné le saluer, il m'a appris que

M^{me} Félicie lui avait dit que j'étais une bonne petite fille qui aidait sa Maman.

« Je t'avoue que je ne m'attendais pas à des félicitations pour faire une chose si naturelle. On aime ou on n'aime pas ; j'adore Maman et j'essaie de le lui prouver autrement que par des paroles.

« Il y a aussi une chose épatante qui a réjoui la famille, même Sa Majesté Reine a daigné sourire.

« Maman a reçu une lettre de la Présidente, oui, mon cher ! Elle avait appris par le gérant le changement de situation et notre adresse. Elle envoyait à Maman ses vœux et l'embrassait bien tendrement. Dès que ses occupations lui permettraient, elle viendrait voir sa chère amie qu'elle n'oubliait pas.

« Et cette Présidente de la République française a tout simplement signé « Ursule ». Ce n'est peut-être pas un bien joli nom, mais il m'a semblé magnifique et j'ai pensé tout de suite à la visite annoncée. Quelles têtes feront les locataires s'ils aperçoivent dans la loge Madame la Présidente de la République et l'auto à cocarde

tricolore devant la porte !

« Voilà une visite qui classera le métier de concierge au-dessus de beaucoup d'autres ! Reine sera contente.

« Cette fois, mon vieux, je vais te quitter ; mon journal est terminé. On te verra à Pâques, et le Bois, qui commence déjà à frémir, se présentera à toi sous sa plus belle parure.

« Je ne sais pas pourquoi, dans notre loge je suis contente, heureuse, j'essaie comme Maman d'être bonne pour tous. M^{me} Félicie nous a fait connaître deux petites filles très malheureuses dont nous nous occupons. Ma conscience est parfaitement tranquille et je m'imagine qu'un grand bonheur est en route et qu'il arrivera un jour.

« Ce bonheur, qui nous l'apportera ? Toi, Reine, ou moi ? Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que le Bon Dieu quand on fait bien son devoir, vous récompense toujours sur la terre ou au ciel.

« Ne m'appelle pas « bonne sœur ». Fais

comme moi, confie-toi au Père du ciel et tu verras que tout te semblera facile.

« Mon vieux frère, je t'annonce que je n'ai pas eu de fantaisies depuis que nous vivons dans la loge. Maman n'en revient pas... moi non plus !

« Je t'embrasse, mes deux bras autour de ton cou, et je te dis à bientôt, car les vacances sont proches. Quand tu seras là, on fera à la Reine quelques belles niches, sans cela je me rouillerais ! Et puis, c'est excellent pour le caractère de notre sœur, Majesté peu comprise par sa famille !

« YVETTE. »

*

La vie dans la loge s'est très bien organisée. Aidée par Yvette, Maman ne se fatigue plus et a pu être malade deux jours sans que les locataires s'en aperçoivent. Reine a accepté de dormir derrière le paravent et Yvette s'est chargée de tirer le cordon pour laisser Maman se reposer

complètement pendant plusieurs nuits.

Yvette a dit que c'était très amusant de tirer le cordon, mais elle a trouvé cette obligation pénible. D'abord elle n'a pas osé s'endormir tant elle avait peur de ne pas entendre la sonnette. Cela a été très bien jusqu'à onze heures. Yvette a d'abord revu ses leçons, puis elle a éteint pour que Maman, qui avait pris un cachet, put se reposer dans le noir ; c'est toujours plus agréable. Mais voilà que dans le noir le sommeil tourmenta Yvette. Alors, elle a lutté avec lui, il ne serait pas son maître ; tout à coup, elle a senti qu'elle allait être vaincue. Elle s'est levée, a mis sa robe de chambre et a été s'asseoir dans la loge, guettant tous les bruits : voitures qui passaient et ne s'arrêtaient pas ; la sonnette restait toujours silencieuse. Est-ce que, par hasard, aucun locataire n'était sorti ? Cela lui semblait impossible car la folle du cinquième rentrait toujours à minuit.

Sur une chaise, dans un fauteuil, le sommeil la poursuivait ; ayant froid, Yvette réalisa que le métier de concierge avait des exigences qui

n'étaient pas toujours agréables.

À minuit, sur sa chaise, vaincue, Yvette dormait. La sonnette enfin retentit et la fillette, immédiatement, s'éveilla. Elle se précipita dans la chambre, pressa de toutes ses forces la poire qui ouvrait la porte et elle entendit la locataire du cinquième qui criait son nom comme elle devait le faire.

– Péraroquette !

C'était bien sa voix criarde, Yvette la reconnaissait ; aucun doute, elle n'avait pas ouvert à quelque cambrioleur. Mais ce qui l'inquiéta immédiatement, c'est qu'elle n'avait pas entendu le bruit indiquant que la locataire avait bien refermé la porte. Sûrement, elle était restée ouverte.

Et la pauvre Yvette dut aller se rendre compte si M^{me} Péraroquette avait fermé.

Bien entendu, la folle du cinquième avait laissé la porte grande ouverte ! Avec violence Yvette la ferma et grelottante, vint se recoucher. Là, elle s'endormit profondément, oubliant

sonnette, locataires, tout, tout !

Hélas ! la sonnette de nouveau s'agita plusieurs fois, et Maman, réveillée, dut appeler Yvette et la secouer pour la sortir de son assoupissement. Elle se dressa, cria :

– Voilà ! Voilà ! et saisit la poire avec force.

– Lemonnier ! cria le locataire en passant devant la loge. Et cette fois la porte avait été refermée.

– Maman, affirma Yvette, ne t'inquiète pas, rendors-toi. Jusque-là, ça avait très bien marché, c'est une question d'habitude. Demain, je me coucherai de bonne heure, je m'endormirai tout de suite et à minuit, au moment où les poules rentrent au poulailler, je serai éveillée comme un pierrot parisien.

Maman, tout engourdie par le cachet pris pour dormir, répondit :

– Yvette, sois respectueuse envers les locataires. Tu es bien... courageuse.

Et, endormie, elle retomba sur son oreiller. Il était trois heures du matin. La fillette pensa

qu'elle pouvait en faire autant.

Pendant cinq nuits Yvette remplaça sa mère et s'habitua à se réveiller dès que la sonnette commençait, disait-elle, sa danse infernale.

Reine avait vu sa mère malade, une mauvaise grippe, sans proposer de la remplacer dans ses charges. Elle avait une peur terrible de la contagion ; si elle était atteinte, elle manquerait des classes, des compositions, et ce serait pour elle un drame qui lui ferait perdre tous les beaux prix qu'elle avait chaque année.

Un jour, Yvette, si facile et qui acceptait l'égoïsme de sa sœur (il fallait bien vivre avec lui puisqu'on ne pouvait faire autrement), se révolta ; elle déclara à Reine, un matin où Maman avait beaucoup de fièvre et ne pouvait penser à se lever, qu'elle n'irait pas au lycée ; Reine devrait aller expliquer au censeur la raison de l'absence de sa sœur. Mais ce n'était pas tout. Aujourd'hui, Reine sortait à onze heures, elle se chargerait de faire les provisions et en rentrant elle devrait préparer le repas si elle voulait déjeuner. Yvette n'en avait pas le temps. Les poubelles, le

ménage, le courrier et soigner Maman, c'était tout ce qu'elle pouvait faire ; il fallait que Reine se décida à l'aider un peu.

Reine écouta, ne répondit pas, et s'en alla. Mais à onze heures et demie, elle était dans la cuisine et faisait le déjeuner.

Yvette s'en réjouit et pensa qu'elle n'était pas si mauvaise qu'elle le croyait.

Maman, heureusement, se rétablit, et le premier jour où elle se retrouva dans la cuisine à table avec ses filles, elle remercia Yvette de l'avoir si bien soignée et d'avoir fait tout le travail qui était le sien. Elle ajouta qu'elle n'oublierait pas la peine que sa petite fille avait eue afin que, malade, elle ignore les soucis.

Reine écouta, impassible en apparence, mais son joli visage devint très rouge et si ses yeux conservaient leur arrogance, ses mains qui découpaient un rôti tremblèrent un peu.

Yvette s'aperçut de l'émotion de sa sœur et cela lui fit de la peine ; aussi se mit-elle à raconter que la « piquée » du cinquième avait

perdu une de ses souris blanches et qu'elle avait mis à chaque étage, sur le mur, un écriteau ainsi conçu :

« Mademoiselle Péraroquette informe les locataires qu'une de ses chères souris blanches est disparue. Si une personne la rencontrait, prévenir immédiatement au cinquième étage. Bonne récompense. »

M^{me} Sarlac sourit en disant, indulgente :

– C'est une originale.

Et Reine, remise de son émotion, ajouta :

– C'est une excentrique, demi-folle.

L'après-midi de ce même jour, les deux lycéennes qui avaient beaucoup de devoirs profitent du jeudi pour s'avancer ; une courte promenade au Bois exigée par Maman et chacune de son côté, Reine dans la cuisine, et Yvette dans la loge, se mettent au travail. Maman, encore fatiguée, se repose dans la chambre.

Yvette est en train de faire des maths qui lui semblent difficiles, quand elle entend frapper à la porte de la loge.

– Entrez, dit-elle machinalement.

Et comme la porte ne s’ouvre pas, elle lève la tête et aperçoit Moumoutte, le petit singe du rez-de-chaussée qui, vêtu d’une culotte rouge et d’un chandail bleu, grelotte devant la porte.

Bien vite, Yvette oublie ses maths et se précipite pour accueillir ce petit locataire qui semble bien mal en point.

Yvette sait que le vieux ménage colonial, M. et M^{me} Rimbard sont absents pour la journée et que les deux noirs ont été faire des courses dans Paris. Laissé seul, Moumoutte a dû faire quelque bêtise et se sauver pour ne pas être grondé.

Yvette le prend dans ses bras et lui dit de gentilles paroles. Le petit singe se blottit, mais continue à grelotter. La fillette le met sur son lit, le couvre de coussins, de couvertures, et va à la cuisine pour lui faire chauffer un peu de lait. Et comme Reine, dérangée, grogne en demandant à sa sœur ce qu’elle vient faire, Yvette lui répond :

– Moumoutte vient d’arriver. Il doit être malade.

- Qui est-ce, Moumoutte ? interroge Reine.
- Le petit singe du rez-de-chaussée. On a dû le laisser seul dans l’appartement et il s’est sauvé.
- Un singe ! Je déteste ces bêtes-là. Elles mordent, elles sentent mauvais... Va le reconduire.
- Il n’y a personne dans l’appartement.
- Mets-le dans le jardin.
- Il aura froid et se sauvera.
- Tu ne vas pas transformer la loge en Jardin d’Acclimatation ?
- Non, répondit Yvette avec un soupir – elle adore les bêtes – le gérant ne le voudrait pas.

Elle revient dans la loge avec le lait chaud bien sucré. Moumoutte prend la tasse, puis, comme un jeune garçon, la vide rapidement et s’endort, tout heureux, après avoir de sa petite main qui ressemble tout à fait à celle d’un homme, caressé le visage de la gentille infirmière.

Bien contente d’avoir près d’elle ce charmant

compagnon, Yvette se remet à travailler et elle comprend très facilement les fameuses maths qui, avant l'arrivée de Moumoutte, lui semblaient incompréhensibles.

Vers six heures, ayant fini, elle pense au dîner, car Reine, maintenant que Maman est guérie, ne s'en charge plus. Quand elle arrive à la cuisine, M^{me} Sarlac est déjà occupée à préparer la soupe et les légumes sont sur la table, épluchés.

Yvette annonce la grande nouvelle : Moumoutte est venu se réfugier dans la loge et elle n'a pu le reconduire chez lui, car M. et M^{me} Rimbard sont absents pour la journée et les deux noirs en promenade.

Maman qui n'aime pas beaucoup les singes ne fait aucune réflexion, mais répond qu'il faudra signaler la présence de Moumoutte à M^{me} Rimbard quand elle viendra chercher son courrier. Mais Maman n'avait pas prévu qu'avant de venir à la loge, M^{me} Rimbard irait voir son cher Moumoutte resté seul dans l'appartement. Et comme Yvette est sur le divan assise à côté du singe qui, réveillé, lui fait toutes sortes de

gentillesse, elle entend tout à coup la voix de M^{me} Rimbard qui crie dans le jardin :

– Moumoutte, où te caches-tu ? Veux-tu venir ! Tu vas prendre froid, tu es déjà enrhumé ! Veux-tu rentrer tout de suite !

Sur le divan, bien au chaud, Moumoutte ne bouge pas ; il a un petit air satisfait qui étonne Yvette.

– Voyons, Moumoutte, lui dit-elle, veux-tu aller retrouver ta maîtresse... N’entends-tu pas qu’on t’appelle ?

Mais le singe se blottit sur les coussins, ferme les yeux et paraît de nouveau s’endormir.

Comprenant que Moumoutte n’obéira pas, Yvette se lève, quitte la loge et s’approche du jardin où M^{me} Rimbard chercher dans chaque arbuste où peut se cacher le petit animal. Elle dit, très poliment :

– Bonsoir, Madame. Moumoutte est venu frapper à la porte de la loge, il grelottait. Je lui ai donné du lait chaud et maintenant il dort sur le divan.

M^{me} Rimbard est bien étonnée. C'est la première fois depuis deux années que Moumoutte, venu du Congo, a quitté l'appartement ou le jardin. Quelquefois, de bonne heure, alors que le Bois est désert, M. Rimbard va le promener avec collier et chaîne car M. Moumoutte grimpe dans les arbres et ne veut pas en descendre.

Un jour où M. Rimbard lui a laissé un peu de liberté, il s'est amusé à sauter d'un arbre à l'autre et n'a consenti à revenir dans les bras qui se tendaient vers lui qu'après deux heures de promenade dans les arbres.

M^{me} Rimbard se précipite dans la loge et apercevant Moumoutte bien installé sur le divan, qui paraît dormir, elle l'appelle ; mais le petit singe ne bronche pas et tourne la tête du côté du mur.

– Il boude, dit M^{me} Rimbard. Et quand il se croit offensé, personne ne le ferait céder.

Et comme elle s'approche pour le prendre, Moumoutte se lève, saute sur l'épaule d'Yvette et de là ses petits yeux malins se moquent et défient

sa maîtresse.

– Ma petite fille, dit M^{me} Rimbard qui n’a aucune envie de lutter avec le singe, voulez-vous reconduire Moumoutte chez moi. Je le connais. Il va se mettre en colère, et devient parfaitement désagréable.

Moumoutte dans les bras, Yvette suit la locataire du rez-de-chaussée.

En entrant dans la galerie, longue et large, elle est stupéfaite : elle n’a jamais vu pareil ameublement. C’est une salle de musée colonial : tapis, meubles, armes, tableaux, viennent de pays lointains : Afrique, Asie, Océanie ; elle ne sait pas, mais c’est étrange et très beau.

– Venez par ici, dit M^{me} Rimbard, c’est la petite chambre de Moumoutte. J’espère qu’en se retrouvant chez lui, il consentira à vous quitter. Lui qui déteste les étrangers, il vous a adoptée.

Dans la petite pièce où Moumoutte loge, la fenêtre ouverte a un épais grillage et des jouets sont à la disposition du jeune singe. Trapèze, ballon, bicyclette.

Dans les bras d'Yvette, Moumoutte regarde tout ce qu'il aime et comme la fillette se dirige vers le petit divan où le singe doit dormir, il pousse un cri strident et saute sur le trapèze où il commence à se balancer en faisant de magnifiques sauts.

M^{me} Rimbard explique :

– Il veut vous montrer tout ce qu'il sait faire, il est très orgueilleux. Je vais l'enfermer dans sa chambre jusqu'au dîner pour le punir de s'être sauvé. Je vous remercie beaucoup, ma petite fille, d'avoir recueilli et réchauffé cet insupportable gamin. Comment vous appelez-vous ?

– Yvette.

– Aimez-vous les bêtes ? Je le crois, car Moumoutte l'a certainement deviné. Voulez-vous voir mes perroquets ? Ils sont inconnus en France. C'est une espèce qui y vit rarement et que j'ai pu acclimater.

Yvette suit M^{me} Rimbard, traverse un salon qui doit venir de Chine, puis arrive dans une salle à manger d'origine certainement africaine. Près de

la large baie, une grande cage dorée où des perroquets éblouissants, aux multiples couleurs, semblent dormir sur leur perchoir.

– Assam, Mézir, éveillez-vous et saluez la gentille demoiselle qui a recueilli notre Moumoutte.

En reconnaissant la voix de leur maîtresse, les perroquets s'agitent sur le perchoir, remuent leurs ailes éclatantes et poussent des cris rauques, aigus, incompréhensibles pour Yvette.

– Vous êtes contents ? C'est très bien. Maintenant, taisez-vous, car vous allez étourdir la petite fille.

– Ah ! Madame ! s'écrie Yvette, comme ils sont beaux ! Je n'ai jamais vu des couleurs pareilles. Ce sont des arcs en ciel qui se promènent. Merci, Madame, de me les avoir montrés, je vous suis bien reconnaissante.

M^{me} Rimbard qui aime beaucoup ses bêtes est ravie de voir l'enthousiasme de la petite concierge.

– Eh bien, Yvette, dit-elle, vous pourrez venir

faire des visites à Moumoutte et aux perroquets ; ils seront tous les trois bien contents de vous voir. Moumoutte devrait vous offrir des fleurs pour vous remercier de l'avoir si bien soigné, mais il n'en a pas à sa disposition. Un ami vient de m'envoyer une caisse de pamplemousses, je vais vous en donner quelques-uns pour vous et votre maman qui paraît aussi gentille que sa petite fille. Mais vous avez une sœur qui n'a pas le sourire facile.

Et Yvette, tout en prenant les pamplemousses, répond :

– Elle ne pense qu'à ses études, elle passera son bachot à quinze ans ; elle est toujours première à toutes les compositions.

– C'est parfait. Mais ces succès ne la rendent pas aimable !

Les mains et les bras pleins de pamplemousses, Yvette remercie :

– Je vous suis bien reconnaissante, Madame, de nous donner ces beaux fruits. Nous les aimons beaucoup, mais nous n'en achetons jamais parce

qu'ils coûtent trop cher.

Et tout en reconduisant la fillette, M^{me} Rimbard répond :

– Vous viendrez revoir Moumoutte à votre prochain jour de congé et vous goûterez avec lui ; il se tient très bien à table.

Les bras chargés, souriante, Yvette rentre dans la loge prête à raconter à Maman tout ce qu'elle a vu pendant le court instant où elle a quitté la loge. Mais en entrant, elle aperçoit M^{me} Sarlac, assise sur le divan, les jambes repliées sous elle, et dont le visage est crispé.

Sans laisser à Yvette le temps de parler, n'apercevant même pas les pamplemousses, elle crie :

– La locataire du cinquième est dans la loge, tu sais que je ne peux pas la voir ! Je t'en prie, occupe-t'en. Reine ne veut pas quitter la cuisine.

La locataire du cinquième dans la loge ! Yvette est effrayée car elle ne voit personne. Maman n'aurait-elle pas de nouveau la fièvre, suite de grippe ?

Tout en posant ses pamplemousses sur la table
– quel merveilleux cadeau – Yvette dit tranquillement :

– Voyons, Maman, ne t’inquiète pas. Tu rêves tout éveillée, il n’y a personne dans la loge !

– Mais si, elle est sous le divan, je n’ose bouger !

Celte fois, Yvette est inquiète. Maman aurait-elle perdu la raison ? Il paraît qu’il y a des personnes qui, tout à coup, deviennent folles et s’imaginent voir des hommes et des femmes autour d’eux ; ce sont des fantômes créés par leur imagination.

La locataire du cinquième qui a certainement un mètre quatre-vingt de haut, comment se glisserait-elle sous un divan ?

Yvette s’approche de sa mère :

– Voyons, Maman, lève-toi. Je t’assure qu’il n’y a personne sous le divan.

– Mais si, je l’ai vue entrer ! Il faut que tu l’attrapes, et toi qui n’as pas peur de ces bêtes-là, tu la reconduiras chez sa propriétaire.

Avec un bon rire, Yvette, soulagée, s'écrie :

– C'est de la souris blanche dont il s'agit ? Tu aurais dû me l'apprendre tout de suite !

– Mais je te l'ai dit !

– Non. Tu as parlé de la locataire du cinquième et je ne voyais pas M^{me} Péraroquette sous le divan.

Maman esquisse un sourire, mais elle ne pense qu'à la souris.

– Je t'en prie, supplie-t-elle, attrape-la ! Je ne l'ai pas vue sortir, elle doit être encore là.

Yvette se met à genoux et regarde sous le divan. M^{me} Sarlac ne s'est pas trompée : la petite souris blanche est tapie dans un coin ; ses yeux noirs si brillants observent cette inconnue. Il y a deux jours qu'elle s'est sauvée de l'appartement pour aller voir ce qui se passait dans l'escalier ; puis, de marche en marche, épouvantée par l'ascenseur, elle est descendue jusqu'au vestibule où elle a passé la nuit, ayant très froid. Avec le facteur, elle s'est glissée dans la loge où il fait chaud, a trouvé dans la cuisine quelques

provisions qui l'ont rassasiée, puis est revenue dans la grande pièce et s'est installée pour dormir près du radiateur. C'est là que M^{me} Sarlac, l'apercevant, n'a pu s'empêcher de pousser un cri qui a fait venir la studieuse Reine.

Or, Reine, tout comme sa mère, déteste les souris et a refusé de s'en occuper. Quand la mère aux bêtes – c'est ainsi qu'elle appelle sa sœur – reviendrait, elle s'en chargerait.

Et Yvette essaye pendant un grand quart d'heure d'attraper la malicieuse petite bête qui, courant d'un meuble à l'autre, se glissant dessous, rend la capture difficile.

Enfin, elle peut la saisir. La petite souris essaie de mordre, mais Yvette l'enroule dans l'écharpe avec laquelle elle a réussi à la prendre.

– Je la monte tout de suite, Maman. J'ai peur qu'elle ne s'échappe.

En courant, Yvette traverse le vestibule, prend l'ascenseur, et quelques minutes après elle sonne au cinquième.

Une femme de chambre, habillée comme M^{me}

Péraroquette, pantalon d'homme noir et veston rouge, vient lui ouvrir.

– Voici la petite souris, dit la fillette. Elle est dans l'écharpe, voulez-vous la prendre ?

– Oh ! comme Mademoiselle va être contente, dit la jeune fille avec un affreux accent qui affirme sa nationalité.

C'est une Allemande, sûrement. Yvette n'aime pas beaucoup cette race, mais elle se rappelle qu'au catéchisme, M. l'abbé leur a expliqué l'Évangile de dimanche dernier : « Aimez-vous les uns les autres. » Et Jésus-Christ n'a pas spécifié qu'il y avait des peuples qui n'ont pas droit à l'amour.

Yvette est donc correcte, presque aimable. Et au moment où elle va redescendre l'escalier, la servante l'appelle :

– Mademoiselle la concierge, il y a la récompense que la patronne a préparée avant de sortir. Et elle lui tend une enveloppe fermée que, très embarrassée, Yvette accepte.

Vite, la fillette redescend, pressée de donner à

Maman l'enveloppe de la récompense.

Débarrassée de la souris, M^{me} Sarlac a repris sa vie active et Yvette la trouve dans la cuisine en train de repasser.

– La souris est rentrée chez elle, dit Yvette. Et voici l'enveloppe de la récompense.

– Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

– Je ne l'ai pas ouverte.

– Mais c'est à toi, ma chérie. Tu as assez couru après cette bestiole, tu l'as bien méritée.

Et Yvette, toute souriante, ouvre l'enveloppe, pressée maintenant de savoir ce qu'elle contient.

Sur une feuille de papier, elle lit :

« Passant à l'âme charitable, tu aimes les bêtes autant que moi car elles valent mieux que les gens. Passant, tu as sauvé Yolande, la plus charmante de mes enfants, qui, sans toi, serait peut-être morte de faim. Passant, merci, un grand merci qui vient de mon cœur.

« Passant, accepte ce billet qui te dira ma reconnaissance et te permettra de te payer une

petite fantaisie, blanche, je l'espère ; car elle te fera souvenir de Yolande, ma petite souris si affectueuse, si tendre !

« Passant, si tu ne m'avais pas rapporté mon enfant, je serais peut-être morte de douleur ! Merci. Une mère reconnaissante ! »

Et de l'enveloppe, Yvette sort un billet de mille francs qu'elle tend à M^{me} Sarlac.

– Ma chérie, cet argent est à toi ; tu en feras ce que tu voudras.

Yvette, éblouie – elle n'a jamais possédé une somme pareille – réfléchit un long moment, puis demande :

– C'est bien vrai, Maman, c'est à moi, rien qu'à moi ? Je n'ai pas besoin d'en donner à ma sœur ?

Dans la chambre où elle travaille, Reine entend ce qui se dit dans la cuisine. Elle crie, vexée :

– Garde l'argent de la « piquée » ! Je n'en veux sous aucun prétexte, l'argent d'une folle porte malheur ! Et, sautant de joie, Yvette

répond :

– Eh bien, à moi, il me portera bonheur. Maman, il n'est que cinq heures, est-ce que je peux aller faire une course ? Le jeudi, c'est le seul jour où j'ai un peu de liberté.

Et M^{me} Sarlac, qui ne veut pas contrarier sa petite fille si bonne pour tous, lui donne la permission qu'elle sollicite.

Radieuse, ayant serré son billet de mille francs dans le petit sac que sa marraine lui a donné pour ses étrennes, Yvette sort.

Vite, elle quitte le boulevard, traverse par le passage souterrain – pour obéir à Maman – le grand carrefour où les voitures arrivent de tous les côtés. Après avoir suivi le chemin de fer de ceinture, elle arrive à l'Avenue des Ternes, son ancien quartier.

Là, devant une superbe boutique où s'étalent des chaussures de toutes sortes, elle s'arrête et, longuement, commence à les examiner.

Les prix l'épouvantent, mais elle cherche dans la vitrine les pantoufles qui doivent être beaucoup

moins chères.

Elle en découvre plusieurs paires, et l'une d'elles lui semble superbe, blanche et bleue, blanche, pour faire plaisir à la donatrice. Le prix lui-même paraît acceptable : neuf cent quatre-vingt quinze francs ; c'est parfait, puisqu'elle possède mille francs. Elle entre dans le magasin et sans aucun embarras, le billet est dans son petit sac, elle demande à voir les pantoufles de l'étalage.

De près, elle les trouve superbes ; et comme la vendeuse lui propose de les essayer, elle répond :

– Ce n'est pas pour moi, mais pour Maman qui chausse du 37 large.

Et, cinq minutes après, fière de son achat, Yvette repart. Dans la rue elle marche vite, tant elle a hâte d'apporter son cadeau.

En route, comme elle reprend le passage souterrain, elle aperçoit, à l'entrée du métro, un homme, très vieux, qui tend son béret aux voyageurs. Vite elle descend, donne les cinq francs qui lui restent, prix d'un caramel, et en

soupirant un peu, un tout petit peu, murmure :
« Qui donne aux pauvres prête à Dieu. »

Joyeuse, elle arrive dans la loge où Maman, courrier monté, lave la cuisine avec des pantoufles trouées, bourrées de papier pour boucher les trous.

Importante, Yvette dit d'un ton autoritaire :

- Maman, assieds-toi.
- Pour quoi faire ?
- Obéis, pour une fois.

Et défaisant le paquet, elle sort du carton les jolies pantoufles bleues et blanches.

– Voici, Madame, ce qui va chausser vos pieds martyrisés par les pantoufles trouées, bourrées de journaux. C'est Yolande qui vous les offre, c'est pour cela qu'elles sont, en partie, blanches. Doublées de flanelle, elles sont très chaudes ; ainsi vous n'aurez plus d'engelures.

Et M^{me} Sarlac, très émue, se laisse enlever ce qu'Yvette appelle dédaigneusement ses « savates » et accepte les jolies pantoufles où tout de suite elle se sent tout à fait « confortable ».

Les pantoufles aux pieds, pendant qu'Yvette la contemple, les bras croisés, souriante, irradiée de bonheur, M^{me} Sarlac en regardant le cadeau de sa fille qui, argent en main, n'a pensé qu'à sa mère, sent qu'une joie très pure envahit son cœur, une joie qui amène des larmes dans ses yeux. Vers cette fille bonne et généreuse, elle tend les bras et d'une voix un peu tremblante, murmure :

– Merci, ma petite fille, ma chère petite fille...

Elle ne peut en dire davantage. Yvette l'embrasse, et sur sa joue, la fillette sent que des larmes tombent ; mais elle sait que ces larmes sont de celles qui ne font aucun mal à la personne qui les verse. Ce sont des larmes heureuses, Yvette en est sûre. Les cœurs de la mère et de l'enfant sont si près l'un de l'autre qu'ils se comprennent.

*

Les congés de Pâques sont venus, amenant l'écolier Thibaud que M^{me} Félicie a réclamé

comme pensionnaire. Et le jeune garçon, très content de retrouver sa famille et d'apporter à Maman des notes superbes, trouve qu'après tout ce n'est pas désagréable de vivre dans une loge.

Si les fantaisies d'Yvette ont bien diminué, il y a les histoires des locataires ; chacun a la sienne, et les entendre raconter par Yvette est un amusement dont il ne se lasse pas.

À l'école, il n'a que des livres d'aventures de cow-boys, de guerre, mais les simples histoires de familles parisiennes, habitant une de ces belles maison avec confort à tous les étages, sont pour lui complètement nouvelles. Il n'aurait jamais cru qu'on put y trouver des personnes aussi intéressantes que M. et M^{me} Rimbard avec leurs animaux ; le charmant Moumoutte qui s'échappe souvent pour venir voir Yvette ; les perroquets qu'on lui a permis d'admirer, ainsi que l'ameublement venu de pays étrangers.

M^{me} Péraroquette et ses souris blanches lui donnèrent envie de la connaître et tout de suite il réclama le courrier de la demoiselle pour la voir, habillée en clown, et ses longs cheveux où les

souris se promènent.

La famille Lemonnier, du premier étage, ne lui parut pas sympathique ; les filles étaient des indifférentes, classées, paraît-il, parmi les mauvais élèves ; et un des garçons, en passant devant la loge, s'arrêtait pour regarder la concierge et ses enfants en ricanant. Une fois même, Thibaud surprit un vilain geste adressé à sa mère ou à ses sœurs, il ne savait pas ; mais cela eût mérité une bonne gifle !

Il fut sur le point de sortir pour corriger l'insolent, mais il se rappela à temps qu'étant le fils de la concierge il ne devait pas se battre avec un locataire.

Yvette aussi avait vu le geste. Très bas, afin que Maman occupée à écrire ne l'entendît pas, elle recommanda à son frère :

– Laisse-le tranquille, Thibaud. Il ne vaut pas la peine qu'on s'en soucie.

Un beau jour de printemps, Maman voulant faire plaisir à ses enfants, donne à Thibaud trois billets de cent francs – ses économies d'un mois

– et lui dit d’emmener ses sœurs au Jardin d’Acclimatation où il y a des attractions nouvelles.

Thibaud et Yvette qui avaient tant envie d’y aller sautent de joie et avec des parapluies font dans la loge un duel imaginaire à la manière de d’Artagnan. Tous les deux sont en train de lire *Les Trois Mousquetaires*, et ce livre est jugé par eux passionnant.

Reine daigne remercier Maman du plaisir qu’elle leur offre et avec le plus grand soin s’habille. Robe et manteau du dimanche, béret posé bien arrière, ce qui lui permet de dégager ses boucles blondes qui lui font une ravissante parure.

Yvette en pensant au tobogan, à la balançoire, à la pêche, à tout ce qu’elle va faire, met robe et manteau qu’elle porte pour aller en classe.

Tous les trois s’en vont, bien contents. Reine, malgré ses grands airs et son élégance, paraît de fort bonne humeur. La promenade s’annonce agréable.

À peine dans le Bois, Yvette propose de faire une course de vitesse ; elle court très bien et espère battre Thibaud et Reine. Mais cette dernière refuse, ne voulant pas déranger l'ordonnance de ses boucles qu'elle a eu tant de mal à faire.

Thibaud et Yvette sont deux jeunes poulains lâchés dans une prairie. Reine pense avec un peu de regret que ce serait très amusant de courir dans ce bois en fleur, sur une pelouse verte, de courir à perdre haleine, oubliant son perpétuel mécontentement, son orgueil de fille de treize ans qui ne s'occupe que de ses compositions et refuse d'écouter son cœur qui, quelquefois lui dit qu'aimer les autres, c'est meilleur que d'aimer sa propre personne, si jolie soit-elle !

À l'entrée du Jardin d'Acclimatation, très fier d'être l'homme qui accompagne, Thibaud paie l'entrée. Il reste de l'argent ; Maman a permis de tout faire, sauf les montagnes russes, attraction qui l'effraie.

Ils s'arrêtent devant la rivière enchantée. Ces petits bateaux qui s'en vont sur une rivière bordée

de buissons et de fleurs, c'est bien tentant ; et Yvette demande au caissier si les fonds permettent cette promenade.

– J'ai calculé, dit-il. Nous avons à peu près deux attractions chacun. Si nous choisissons la rivière enchantée, il ne nous en restera plus qu'une.

– Allons voir les autres et nous pourrons toujours revenir ici, dit Reine.

Ils se dirigent vers la cage des singes. Et Yvette déclare, après les avoir contemplés, qu'il n'y en a pas un aussi joli que Moumoutte. Reine hausse les épaules et demande à sa sœur comment elle peut trouver un singe joli !

Ils arrivent aux attractions. À gauche, des autos que l'on conduit seul, sur un parquet électrifié, attraction très chère à laquelle il vaut mieux renoncer car ni l'un ni l'autre n'ont jamais tenu un volant.

Ils vont maintenant vers les boutiques foraines : manèges de chevaux de bois et d'avions pour les petits ; mais il y a des tirs et

Yvette, comme Thibaud, adore avoir une carabine en main et faire un carton.

Ils choisissent ce jeu et disent à Reine de chercher ce qui lui conviendra.

Et la partie commence. Thibaud qui s'exerce à l'école est un bon tireur, mais Yvette a un coup d'œil précis qui émerveille celle qui tient la boutique. À la fin de la partie, leurs cartons sont égaux. Ils ont encore de l'argent pour une seconde attraction qu'il faudra faire avec Reine si aimable aujourd'hui.

Ils font le tour des boutiques sans trouver leur sœur. Elle a été probablement aux jeux de plein air qui entourent la piscine.

Là, il y a beaucoup de monde, et découvrir Reine au milieu de tous ces enfants, ne sera pas commode. Thibaud s'en va à droite, Yvette à gauche... et ils se retrouvent devant la fontaine sans avoir aperçu leur sœur. Où a-t-elle pu aller ?

Il y a l'école d'équitation et comme il fait beau, les leçons sont données en plein air. Un peu ennuyés tous les deux se dirigent vers le grand

espace encerclé où les jeunes cavaliers s'exercent.

Après avoir longé les barrières, ils s'aperçoivent que là non plus, leur sœur n'est pas venue. Il faut retourner vers l'entrée ; elle doit les attendre près de la rivière enchantée.

Thibaud commence à être très soucieux. Avec Reine qui n'en fait qu'à sa tête, il faut s'attendre à tout, et Maman a confié ses filles à l'aîné de ses enfants avec les recommandations d'usage : « Il y aura beaucoup de monde, ne vous séparez pas ; ne vous faites mordre par aucun animal et surtout ne montez pas dans les montagnes russes. Je crois, du reste, que les enfants n'y sont pas admis. »

Maintenant, à pas rapides, envahis par l'inquiétude, Thibaud et Yvette se dirigent vers la rivière enchantée. Où est Reine ? Malgré ses grands airs et sa prétention de tout savoir, elle n'est qu'une petite fille de treize ans qui peut faire des bêtises autant qu'une autre.

Voici la rivière enchantée. Ils ne regardent pas les bateaux ; Reine n'a pas d'argent sur elle

puisque Thibaud est le caissier. Elle doit être près de la petite cabane où l'on prend les tickets. C'est en courant qu'Yvette et Thibaud y arrivent.

Hélas ! Reine n'est pas là. Où peut-elle être ? Un accès de mauvaise humeur l'a-t-il fait rentrer, se plaignant à M^{me} Sarlac de l'abandon de son frère et de sa sœur ? Il est juste de dire que pendant qu'Yvette et Thibaud faisaient leurs cartons ils ne se sont pas souciés de Reine. Elle devait regarder les attractions pour en choisir une, mais aucune, probablement, ne lui a plu.

Yvette et Thibaud se regardent, désespérés. Reine, encore une fois, leur a gâché une belle journée ; journée qui ne se renouvellera pas, car trois cents francs, pour Maman, c'est une somme qu'elle ne peut donner souvent à ses enfants. Que faire ?

– Yvette, dit Thibaud bien tristement, il faudrait aller voir si Reine n'est pas rentrée. Elle a peut-être fait une attraction qui l'a fatiguée, en ce moment elle a facilement mal au cœur. Elle travaille trop, Maman le lui dit tous les jours.

Et le jeune garçon propose avec un gros

soupir :

– Faisons encore une fois un grand tour pour voir si nous ne la découvrons pas, et puis nous rentrerons. Quel dommage ! Il fait si bon dans ce jardin où les acacias sont en fleur !

– Quel dommage ! répète Yvette.

Lentement, tous les deux passent devant les singes, les boutiques foraines, la piscine, les jeux de plein air et au moment où ils s’apprêtent à longer le lac, coin qu’ils n’ont pas encore exploré, ils entendent des cris affreux ; des cris qui viennent des montagnes russes.

– Un accident, remarque Thibaud avec indifférence. Maman dit que c’est une attraction dangereuse pour les enfants.

Et voilà qu’Yvette s’écrie d’une petite voix craintive :

– Pourvu que ce ne soit pas Reine, elle désobéit toujours !

En courant ils se dirigent vers les montagnes russes et arrivent au moment précis où un employé et un jeune garçon qu’Yvette reconnaît

immédiatement, portent Reine qui paraît sans connaissance.

Le joli visage de la fillette est d'une pâleur inquiétante. Toutes ses boucles sont défaites et son manteau des dimanches souillé de poussière. Le béret a disparu. Yvette se précipite vers sa sœur :

– Reine ! Reine ! dit-elle. Que s'est-il passé ?

Et Amédée Lemonnier qui vient de poser la fillette sur l'herbe, répond :

– Un accident.

– Comment a-t-elle pu monter dans ces voitures, elle n'avait pas d'argent ?

Avec suffisance, Amédée explique :

– Je l'ai rencontrée, nous avons bavardé et je lui ai offert de venir avec moi.

– Mais, s'écrie Yvette, Maman le lui avait défendu !

– Elle ne me l'a pas dit et, très contente, a accepté mon invitation. Au début, à la montée, elle allait bien et était tout heureuse... C'est

toujours amusant de faire une chose défendue...

Sèchement, Thibaud l'interrompt :

– Pour vous, peut-être.

– Ne faites pas le pion !

– Après, s'écrie Thibaud avec impatience, qu'est-il arrivé ?

– À la descente, ça n'a pas été. Elle a eu peur, s'est mise à crier, se penchant d'un côté puis de l'autre, déséquilibrant la voiture et risquant de nous faire culbuter. Je l'ai maintenue de toutes mes forces. Elle se débattait, ce n'était guère commode. Alors, on a arrêté l'attraction, et comme elle avait perdu connaissance un employé m'a aidé à la sortir de la voiture en me demandant si la demoiselle n'avait pas quelque chose au cœur, une maladie, car jamais des histoires pareilles n'arrivent.

Pendant cette explication, Yvette et la caissière venue de l'attraction essaient de ranimer la fillette ; mais Reine est toujours aussi pâle, aussi inconsciente, ce qui fait dire à la caissière en montrant les deux jeunes gens :

– Ces messieurs devraient porter la demoiselle au poste de secours, il y a une infirmière, elle fera une piqûre et quelques minutes après, mademoiselle ira bien.

– Où est le poste de secours ? demande Thibaud.

– Au bout de l’allée, le bâtiment à gauche.

Et sans demander à Amédée si la corvée lui plaît, Thibaud ordonne :

– Prenez les pieds, je prendrai la tête. Yvette, tu vas réclamer le béret de Reine et tu viendras nous rejoindre.

Amédée n’a pas l’habitude de recevoir des ordres sur un ton pareil, mais Thibaud a une tête de plus que lui et ce gamin de quatorze ans est un chef né. Amédée ne lui résistera pas.

Le triste cortège se met en route, regardé curieusement par les promeneurs venus au Jardin d’Acclimatation pour s’amuser ; et cette petite fille sans connaissance les impressionne.

Les enfants ne courent plus ; les rires s’arrêtent dans leur gorge et, craintifs,

comprenant qu'il faut toujours être prudents, se rapprochent, effrayés, de leurs mamans.

Au poste de secours, installée sur un divan, Reine est toujours dans le même état. Une infirmière est près de la malade et, après avoir consulté son pouls, elle dit en souriant aux trois enfants un peu inquiets :

– Ce ne sera rien, une grande peur ou un grand choc. Est-elle tombée ?

– Non, répond Amédée qui aimerait bien pouvoir s'en aller mais il n'ose. Nous étions dans les montagnes russes, elle a eu un malaise et voulait se jeter dans le vide.

– Une grande nerveuse. Je vais lui faire une piqûre.

Et, tout étant préparé, l'infirmière agit rapidement. Piqûre faite, elle met autour de Reine, dont les mains et les jambes sont glacées, des boules d'eau chaude.

Entourant le divan, angoissés – ce long évanouissement est vraiment pénible – Yvette, Thibaud et Amédée n'osent parler.

Enfin les mains de Reine remuent et essaient de rejeter la couverture ; puis, lentement, elle ouvre les yeux. La pièce blanche, l’infirmière – elle ne voit que cela – lui font peur. Et elle demande d’une voix faible :

– Où suis-je ?... Que m’est-il arrivé ?...

Yvette s’agenouille près de sa sœur :

– Nous sommes là avec Thibaud, ma petite Reine. Et quand tu vas être bien, nous allons t’emmener, Maman te soignera.

– Oui, Maman, répond Reine en fermant les yeux d’où un flot de larmes s’échappe.

– La détente, dit l’infirmière. Je lui donne une boisson chaude et elle pourra s’en aller.

Surprise de voir pleurer Reine, elle qui ne pleure jamais, Yvette, très émue, murmure :

– Pourvu qu’elle n’ait rien de cassé !

– Mais non, répond Amédée agacé, l’infirmière vous a dit que ce n’était pas grave.

– On ne connaît jamais les suites d’un accident ! s’écrie Yvette.

– Oh ! je vous en prie, ne faites pas un drame d'une bêtise stupide ! Votre sœur a eu tout simplement la frousse, c'est une poltronne !

Posant la main sur l'épaule du jeune Lemonnier, Thibaud lui dit d'une voix calme :

– Soyez poli, Monsieur, ma sœur ne vous a pas attaqué.

Et furieux, la tête dressée, Amédée riposte :

– Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous !

– Vous vous trompez, je crois que pour vous elles sont nécessaires !

– Savez-vous à qui vous parlez ?

– Mais oui ! À M. Amédée Lemonnier, dont les parents habitent boulevard Maillot.

– Et croyez-vous que je vais supporter longtemps que vous me parliez sur un ton qui ne me plaît pas ?

– Oui, vous le supporterez, parce que vous êtes coupable. À votre âge, on n'invite pas des petites filles qu'on connaît à peine, à venir dans une attraction interdite par leur mère.

– Mais votre sœur a quinze ans. Elle suit la même classe que moi.

– Elle est extraordinairement en avance et vous extraordinairement en retard !

– Je ne permettrai pas à un fils de concierge de me dire des insolences !

– Si, vous le permettez, parce que je vous dis une vérité et non une insolence... Et, probablement que le fils de concierge vaut mieux que vous ! Nous nous retrouverons aux examens M. Lemonnier, et nous saurons lequel de nous réussira.

– Taisez-vous, vous n’êtes qu’un imbécile !

– Vous vous trompez, Monsieur, ce nom vous revient !

À ce moment l’infirmière rentre dans la pièce avec une tasse de thé bien chaude où elle a mis un peu d’alcool. Elle a entendu les dernières paroles et elle voit les visages de ces jeunes gens, dressés, comme deux jeunes coqs, l’un devant l’autre.

– Assez de disputes, dit-elle. La malade a

besoin de calme.

Et se tournant vers Amédée, elle ajoute :

– Monsieur, vous n’avez plus rien à faire ici, vous feriez mieux de vous retirer. La famille restera et emmènera cette fillette dès qu’elle sera tout à fait bien.

Amédée comprend que l’infirmière désire son départ et se dirige vers la porte ; se retournant, il crie à Thibaud qui, impassible, le regarde s’en aller :

– Nous nous retrouverons et je vous donnerai la leçon que vous méritez !

– Méfiez-vous, répond le jeune Sarlac, que ce ne soit moi qui vous la donne.

Peu à peu, Reine a repris tout à fait connaissance. Et pendant la dispute, des deux garçons, effrayée, elle se rend compte, pour la première fois, du mal que peut causer une désobéissance. Elle a voulu intervenir, elle n’en n’a pas eu la force. Yvette qui lui tenait les mains, lui répétait tout le temps :

– Ne parle pas, tu ne feras qu’envenimer la

dispute. Amédée Lemonnier a besoin que quelqu'un lui dise des vérités. Je crois que personne ne lui en a jamais dites. Il paraît que ses parents sont en extase devant lui, il n'y a vraiment pas de quoi !

L'infirmière et sa boisson chaude sont les bienvenues, et après le départ d'Amédée, ayant bu le grog, Reine se sent tout à fait bien et déclare qu'ils peuvent s'en aller.

Elle se lève avec crainte et fait quelques pas, soutenue par son frère et sa sœur.

Thibaud ! Yvette ! Ah ! que c'est bon d'avoir un frère, une sœur, et comme tous les deux sont gentils.

Avant de se diriger vers la porte, Reine remercie l'infirmière des soins qu'elle lui a donnés et affirme qu'elle reviendra un jour la voir pour lui dire, mieux qu'aujourd'hui, sa gratitude.

Dehors, Reine n'est pas bien solide et elle s'appuie sur Thibaud et Yvette avec un certain plaisir. Elle frissonne encore en pensant à l'horrible descente où elle a cru qu'on la

précipitait dans un gouffre et elle veut impliquer le malaise, qu'elle a ressenti :

Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui m'est arrivé. Subitement, tout s'est mis à tourner autour de moi. Il me semblait que des mains me poussaient vers un trou immense dont je ne sortirais jamais. Ah ! oui, j'ai eu peur, le fils Lemonnier a raison de le dire !

– Tu as eu tout simplement le vertige. Rappelle-toi que lorsque nous allions en montagne et que nous marchions le long d'un ravin, tu disais à Papa : « Je ne peux plus avancer, ça tourne, je vais tomber. » Et Papa te prenait dans ses bras et nous expliquait que tu avais le vertige ; tu étais trop jeune pour pouvoir le dominer.

– Oui, répond Reine, c'est le vertige.

Sortie du Bois, Reine semble être tout à fait remise. Elle quitte les bras qui l'ont secourue et après avoir marché quelque temps silencieuse, elle dit, tête baissée :

– Si vous vouliez être tout à fait gentils, vous

ne parleriez pas à Maman de l'incident Lemonnier.

– Mais, répond Thibaud, c'est ton secret, Reine, et non le nôtre. Nous n'avons rien à dire. Si tu veux cacher à Maman ta désobéissance et ses conséquences, cela regarde ta conscience.

– Je le sais, répond Reine. Je le lui raconterai un jour, mais laissez-moi choisir ce jour. En ce moment, nous sommes tous réunis, Maman en est heureuse, il ne faut pas l'attrister par cette histoire.

Reine pensant au bonheur des autres est pour le frère et la sœur une chose si nouvelle qu'Yvette se demande si dans cette voiture, pendant la descente, Reine n'a pas reçu un coup à la tête qui l'a transformée ! On ne change pas si rapidement, sans cause appréciable. Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas elle qui parle ; quelqu'un lui souffle d'aussi gentilles paroles.

Yvette ne sait pas que dans tout cœur humain, si méchant soit-il, on peut toujours trouver une parcelle de bonté ; seulement, il faut savoir la découvrir.

Reine l'orgueilleuse, l'égoïste, a été très choquée ; et pendant ce terrible malaise, elle s'est rendu compte qu'elle était seule avec un garçon qu'elle connaissait à peine et que sa mère n'estimait pas.

Quand elle a repris connaissance, elle n'a vu que les visages de son frère et de sa sœur si inquiets. Alors, elle a compris l'affection qu'ils lui portaient. Une immense joie a jailli en elle, une joie qu'elle n'avait jamais connue parce qu'elle n'aimait vraiment personne.

Elle trouva que c'était bon d'être ainsi aimée et, bien qu'elle fût encore inconsciente, elle pensa qu'à son tour elle essaierait d'aimer. Un petit incident, un geste de bonté, il n'en faut pas plus pour que de merveilleux lendemains apparaissent.

Vacances de Pâques terminées, les enfants ont repris leur vie d'écoliers avec courage car ce dernier trimestre est le plus dur de l'année. M^{me} Sarlac continue à bien remplir ses devoirs d'état.

Le quinze avril, jour du terme, est arrivé ; c'est un jour assez pénible pour une concierge et plein de responsabilités. Elle doit présenter les

quittances à chaque étage, recevoir l'argent ou les chèques et, souvent, remonter plusieurs fois chez certains locataires qui ne sont jamais pressés de payer leur propriétaire.

Enfin, à midi, M^{me} Sarlac a touché toutes les quittances. Elle prend deux enveloppes, met l'argent d'un côté, les chèques de l'autre, puis elle range le tout dans un petit secrétaire qu'elle ferme ; et, afin de ne pas égarer la clé, elle la place dans le casier d'un locataire absent.

À peu près tranquille – car jusqu'au moment où le gérant emporte argent et chèques, elle a toujours peur des cambrioleurs – elle va préparer le déjeuner ; ses filles ont peu de temps pour prendre leur repas.

Reine et Yvette reviennent contentes. Elles ont toutes deux de bonnes places à leur composition et le temps est si beau qu'il n'y a que les démons, dit Yvette, qui sont aujourd'hui de mauvaise humeur.

À table, dans la cuisine, le repas semble excellent à ces trois convives qui depuis ce matin n'ont cessé de travailler.

Au moment où la radio, mise en sourdine, donne les dernières nouvelles, Yvette entend un bruit qu'elle connaît : c'est Moumoutte qui vient d'entrer par la fenêtre et joue avec tout ce qu'il trouve de disponible dans la loge. Il est très adroit, n'abîme rien, aussi Maman le laisse-t-elle faire. Son plus grand plaisir, c'est de grimper sur les casiers où sont classées les lettres des locataires et là, avec un sérieux qui amuse tant Yvette, il regarde chaque enveloppe comme s'il pouvait lire les adresses et les remet dans la case avec le calme d'un vieux majordome.

Le déjeuner terminé Yvette va dans la loge et Moumoutte se précipite dans ses bras. Depuis le jour où la fillette l'a recueilli grelottant et fiévreux, alors qu'il se considérait abandonné, il a donné son cœur de singe – il en a un tout pareil à celui des hommes – à cette petite fille qui rit toujours et qui chante de très jolies chansons ; et Moumoutte aime beaucoup la musique, sauf celle qu'il entend à la radio.

Après les amitiés et les folies habituelles, Moumoutte et Yvette se séparent ; l'une retourne

au lycée, l'autre va retrouver les perroquets dont les cris stridents parfois l'agacent. Il ne peut faire à ces chatoyantes bêtes aucune de ces farces qu'il adore : prendre un peu d'eau dans sa bouche et venir la cracher sur les belles plumes, s'agripper à leur cage pour les effrayer et tâcher de passer sa main à travers les barreaux pour s'emparer de la banane, fruit préféré des perroquets. Dès qu'il aperçoit les beaux oiseaux il ne pense qu'à les taquiner et souvent, pour faire cesser ces incessantes disputes, M^{me} Rimbard est obligée d'enfermer Moumoutte dans sa chambre.

Ses filles et le singe partis, M^{me} Sarlac se met au travail. Vaisselle faite et rangée, légumes épluchés pour le soir, elle prend son tricot. C'est une adroite tricoteuse et pour augmenter ses ressources, elle fait des chandails, petits et grands, pour une mercière de Neuilly qui a une bonne clientèle.

Ses filles reviennent à quatre heures avec devoirs et leçons. M^{me} Sarlac les fait goûter puis demande à Yvette de venir avec elle chercher chez la blanchisseuse le linge lavé, paquet qui est

trop lourd pour elle seule. Reine gardera la loge.

Très contente de cette proposition, Yvette accepte avec plaisir ; et la mère et la fille s'en vont, bras dessus bras dessous, heureuses d'être ensemble.

Seule, Reine s'installe dans la petite chambre – la table de la loge est pour Yvette – et se met à travailler avec l'ardeur qu'elle apporte à tout travail.

L'après-midi, presque tous les locataires sont sortis. Reine est donc très tranquille ; mais au moment où elle est plongée dans les maths, elle entend la porte s'ouvrir. Sans quitter son cahier des yeux, elle demande :

- Qui est là ?
- Monsieur Amédée Lemonnier.
- Que voulez-vous, dit-elle moqueuse, Monsieur Amédée Lemonnier ?
- Mon courrier.
- Il est dans votre case.
- Je laisse les lettres des parents, je prends les

miennes.

– Comme vous voudrez.

Au bout d'un certain temps, n'ayant pas entendu la porte se refermer, Reine demande :

– Vous êtes encore là, Monsieur Amédée Lemonnier ?

– Oui.

– Que faites-vous ?

– Je lis mes lettres.

– Vous ne pourriez pas aller les lire dehors ? Aujourd'hui, jour de terme, Maman n'aime pas que les portes restent ouvertes.

– Vous avez peur des cambrioleurs ?

– Peut-être bien !

– Je n'en suis pas un !

Et en riant, Reine s'écrie :

– Sait-on jamais !

– Vous êtes insolente.

– Non, car il n'y a que la vérité qui blesse !

– Méfiez-vous, je suis rancunier et j'ai un

compte à régler avec votre frère.

– N’essayez pas, Thibaud a les poings solides.

– Il n’y a pas qu’avec des coups qu’on peut se venger.

Une porte refermée avec violence indique à Reine que le jeune garçon s’en est allé.

« Ouf ! murmure-t-elle, j’en suis débarrassée ; mais c’est un ennemi que nous avons là. Il faudra prévenir Maman et finir par lui raconter mon aventure. »

Reine se replonge dans ses maths et oublie tout. Quelques instants après la porte s’ouvre de nouveau et, agacée, Reine demande :

– Qui est là ?

Et une voix rieuse lui répond :

– Moi, Yvette, avec le linge propre. Maman a été chercher du pain pour ce soir.

Et en venant mettre le linge dans la cuisine – rien ne doit traîner dans la loge – elle demande :

– Alors, tu as eu la visite d’Amédée ?

– Comment le sais-tu ?

– Je l’ai vu sortir de la loge.

– Cela m’étonne car il me semble qu’il y a longtemps qu’il s’en est allé. Avec ces mathématiques je ne sais plus ce qui se passe autour de moi.

– Qu’est-ce qu’il voulait ?

– Son courrier.

– Ah ! oui, ses lettres particulières. Je ne sais pas pourquoi, mais je m’imagine que c’est un très vilain garçon. C’est peut-être un jugement téméraire, mais je voudrais qu’Amédée nous prouvât qu’il peut faire quelque chose de bien.

Reine ne répond pas, absorbée par les maths. Yvette s’installe avec livres et cahiers sur la table de la loge.

M^{me} Sarlac rentre avec le pain du soir et s’en va dans la cuisine commencer le repassage du linge qu’elle fait laver.

Vers sept heures du soir, Yvette ayant terminé son travail d’écolière vient retrouver Maman pour l’aider à préparer le dîner.

Très bavarde, Yvette raconte à M^{me} Sarlac les

petites histoires du lycée et elle a une manière à elle, très amusante, de dépeindre professeurs, camarades, parents.

Tout à coup elles entendent la porte de la loge s'ouvrir et Reine crie :

– Monsieur Médard.

M^{me} Sarlac se précipite, bien contente de l'arrivée du gérant qui vient chercher l'argent du terme.

– Bonsoir, Monsieur, dit-elle. Toute le monde a payé. Pour ce terme-ci, vous n'aurez pas de quittances en retard.

– C'est parfait, répond M. Médard en ouvrant sa serviette. Tout marche bien, Madame Sarlac ?

– Oui, M. le gérant. Un petit ennui, ce matin, avec les tuyaux d'eau du troisième ; j'ai appelé d'urgence le plombier dont vous m'avez donné l'adresse. En deux heures tout était réparé et les locataires avaient de nouveau l'eau courante.

– C'est très bien. Pour les petites bricoles de cette sorte ne me dérangez pas, je vous laisse toute initiative. Donnez-moi vite l'argent, j'ai

encore beaucoup d'immeubles à faire.

M^{me} Sarlac s'approche du casier où elle a mis la clé ce matin et s'étonne de ne pas l'y trouver ; elle était pourtant bien sûre de l'y avoir cachée.

Ennuyée, elle s'approche du secrétaire et avec plaisir constate que la clé est dans la serrure. Cela l'étonne beaucoup, mais elle se souvient que Moumoutte est venu pendant le déjeuner et qu'il s'amuse toujours à mettre cette clé dans la serrure puis à l'enlever. C'est lui l'auteur de cette mauvaise farce.

Tranquille, elle ouvre le secrétaire puis le tiroir où elle a rangé les deux enveloppes, et elle constate avec effroi qu'il n'y en a plus qu'une.

Toute pâle, tremblante, elle se tourne vers gérant qui, serviette ouverte, attend.

– Monsieur... Monsieur... balbutie-t-elle, il n'y a plus qu'une enveloppe, celle des chèques !... L'autre, celle de l'argent, on l'a prise !... Monsieur... Monsieur... On m'a volée !... Mais qui donc, nous n'avons pas quitté la loge ?

Défaillante, sentant qu'elle va s'écrouler

devant le gérant, M^{me} Sarlac s'assied. Ses yeux sont pleins de larmes ; elle ne peut plus parler.

Accourues près de leur mère, effrayées, Reine et Yvette regardent le secrétaire et le tiroir ouvert. Elles ne comprennent pas ce qui a pu se passer. Il y a toujours l'une d'elles dans la loge, surtout quand c'est le jour du terme.

M. Médard regarde le groupe formé par la mère et les filles, et devant ces visages bouleversés, aucune mauvaise pensée ne l'effleure. Ces femmes-là sont incapables d'une mauvaise action.

– Calmez-vous, dit le gérant, et récapitulons la journée. À quelle heure avez-vous mis cet argent dans le secrétaire ? demande-t-il à M^{me} Sarlac.

– À midi, Monsieur. Mes filles sont rentrées peu après.

– Vous avez déjeuné et pendant ce temps-là, personne n'est entré dans la loge ?

– Non, M. le gérant. Mais ce qui m'a étonnée c'est que je suis certaine d'avoir mis la clé du secrétaire dans un casier vide et que je viens de la

retrouver dans la serrure.

Très émue, mais calme, Yvette répond :

– C'est Moumoutte qui l'y a mise.

– Qui est Moumoutte ? demande le gérant.

– Un petit singe. Il appartient à M^{me} Rimbard et vient souvent nous voir pour jouer avec ma fille. Mettre une clé dans la serrure est pour lui une farce, mais il ne peut réussir à la faire tourner.

– Aurait-il pu l'ouvrir et prendre l'enveloppe ? interroge M. Médard.

– Non, Monsieur, j'avais fermé la serrure à double tour. Voyez comme elle est dure.

Au moment où M^{me} Sarlac se lève pour s'approcher du secrétaire, M. Médard s'écrie :

– Surtout, Madame, ne touchez à rien ! Il y a les empreintes digitales qui vont être relevées et qui peuvent nous conduire vers le coupable. Je vais jusqu'au commissariat chercher un inspecteur. Vous allez être interrogée, Madame, ainsi que vos filles ; et prévenez les locataires qu'ils le seront aussi.

– Les locataires ! s'écrie M^{me} Sarlac à bout de forces.

Mais aucun d'eux, depuis midi, n'est entré dans la loge.

Au moment où M. Médard s'apprête à sortir, Reine qui a des larmes dans les yeux, s'approche du gérant. Tête droite, vaillante, elle dit d'une voix ferme :

– Monsieur, voulez-vous m'autoriser à me rendre chez un locataire chercher un renseignement intéressant ?

M. Médard regarde attentivement la grande fillette qui paraît si décidée à agir. Ses yeux bleus, très clairs, semblent lui dire : « Ayez confiance. » Il hésite un long moment. Et comme M^{me} Sarlac et Yvette paraissent aussi étonnées que lui de l'intervention de Reine, il prend une décision :

– Allez, mon enfant, mais faites vite car il faut que la police soit avertie le plus rapidement possible.

Reine quitte la loge et, très calme, monte

l'escalier. Son cœur bat à grands coups et l'essouffle, mais sa tête est droite et ses mains se sont jointes pour une prière. Elle n'est pas très pieuse, mais aujourd'hui elle se rend compte qu'elle a besoin d'être forte et elle demande cette force à Celui qui peut la lui donner.

Arrivée au palier du premier étage, avant de sonner, elle respire profondément, puis trace lentement sur sa poitrine le signe de croix. Combien de fois a-t-elle fait ce geste sans se soucier de ce qu'il représentait ? À cette minute où elle va faire une visite pleine de danger, elle a honte de cette insouciance. Faut-il donc être malheureux pour penser à Celui venu sur la terre pour nous apprendre à vivre ?

Elle sonne. Très calme, extraordinairement calme, elle attend.

La porte s'ouvre et la femme de chambre paraît. Reine ne lui laisse pas le temps de l'interroger :

– Bonsoir, Mademoiselle. Je voudrais voir M. Amédée Lemonnier.

Et rieuse, reconnaissant la fillette, la femme de chambre répond :

– Monsieur Amédée a un camarade. Je ne sais pas si vous pourrez le voir.

– Voulez-vous lui dire que je suis là, et qu'il doit venir tout de suite, c'est urgent.

– Vraiment ! Je me demande ce que la fille de la concierge peut avoir à dire à M. Amédée, d'urgent !

– Ne vous demandez rien, et prévenez ! s'écrie Reine avec impatience.

– Ah ! mais vous vous fâchez ! Et si je ne veux pas prévenir, je ne préviendrai pas !

La femme de chambre a parlé fort et ce bruit a été entendu par M^{me} Lemonnier qui paraît au bout de la galerie.

– Qu'est-ce qui se passe, Marguerite ? demande-t-elle.

– C'est la fille de la concierge, Madame, qui veut absolument voir monsieur Amédée.

M^{me} Lemonnier s'avance près de Reine. C'est

une grande femme, très maigre, dont le visage osseux a une expression dure, déplaisante. Avec arrogance, elle interroge Reine :

– Pourquoi voulez-vous voir mon fils ?

– Parce que, Madame, j’ai à lui poser certaines questions qui sont plutôt pénibles à vous dire.

Suffoquée – la fille de la concierge osant prétendre questionner son fils, c’est inadmissible ! – M^{me} Lemonnier s’approche de Reine, menaçante :

– Quel est ce mystère ? Vous êtes folle, je pense !

– Hélas ! non, Madame. Et je vais vous apprendre, puisque vous le voulez, que si je ne peux poser à monsieur Amédée certaines questions qui peut-être arrangeront tout, dans peu d’instant ce n’est plus moi qui l’interrogerai mais un inspecteur de police !

La police ! Ce mot effraie même les honnêtes gens. M^{me} Lemonnier pense immédiatement que son fils a dû faire quelque grosse sottise lui donnant contravention, procès-verbal ; elle ne sait

pas, mais il faut agir. Se tournant vers la femme de chambre, elle lui dit :

– Prévenez monsieur Amédée.

Quelques minutes passent. M^{me} Lemonnier et Reine attendent en silence ; silence pénible qui semble à la mère inquiète plein de menaces.

Amédée arrive. Sa jolie figure est très pâle et il affecte d’être surpris. Il dit à sa mère :

– Marguerite m’apprend que la fille de la concierge désire me voir ?

Et se tournant vers Reine, il ajoute :

– Que voulez-vous, Mademoiselle ? Très calme, bien que l’aplomb de ce garçon l’exaspère, elle répond :

– Vous devez vous en douter ?

– Pas du tout.

– Eh bien, je vais vous l’apprendre... Mais je préférerais ne pas vous le dire devant Madame votre mère.

En regardant M^{me} Lemonnier, Amédée, qui paraît moins sûr de lui, dit :

– Laissez-nous, Maman, il y a des confidences qu'une petite fille n'aime pas faire devant les grandes personnes. Il faut les prendre comme elles sont.

M^{me} Lemonnier est inquiète, très inquiète, mais elle est bien décidée à savoir ce dont il s'agit. S'adressant à Reine, d'un ton dur, elle s'écrie :

– Parlez immédiatement, Mademoiselle ! Cette comédie a assez duré !

Et Reine répond, toujours aussi calme :

– Hélas ! Madame, ce n'est pas une comédie ; le mot drame serait plus exact. Voici donc les questions que j'ai à poser à monsieur Amédée.

Et se tournant vers le jeune garçon, elle dit :

– Monsieur, vous êtes venu à quatre heures et demie chercher dans la loge votre courrier.

– C'est exact.

– Vous avez commencé à lire vos lettres dans la loge et je vous ai prié d'aller les lire dehors et de bien refermer la porte, car le jour du terme ma mère a toujours peur des cambrioleurs.

– Parfaitement exact, répète Amédée d'une voix troublée. J'ai quitté la loge et refermé la porte.

– Oui, reprend Reine implacable, vous l'avez fermée avec grand bruit mais comme je travaillais dans la chambre et ne pouvais vous voir, vous êtes resté dans la loge.

– Mensonge ! s'écrie Amédée.

Mais ce seul mot est prononcé sans aucune énergie.

– Non, ce n'est pas un mensonge et je vais vous dire ce que vous avez fait. Vous vous êtes approché du secrétaire qui est à côté du casier où l'on met les lettres et vous avez ouvert ce secrétaire. La clé était-elle dans la serrure ou l'avez-vous trouvée dans la cachette où ma mère l'avait mise ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que vous avez ouvert le secrétaire, puis les tiroirs.

Dans un, il y avait deux enveloppes ; l'une contenait les chèques remis à ma mère ce matin par les locataires, l'autre, pleine de billets de

différentes valeurs... Et vous avez emporté cette enveloppe !... Une vengeance infâme, vous m'aviez prévenue. Mais vous n'avez pas pensé que cette vengeance ne pouvait atteindre M^{me} Sarlac, femme d'un soldat ! Il y a des êtres qu'on ne peut salir... Non, vous n'avez pas pensé que, naturellement, on rechercherait le voleur.

– Taisez-vous ! s'écrie M^{me} Lemonnier. Taisez-vous, misérable fille ! N'accusez pas un innocent ! Mon fils est incapable d'une action pareille.

– Je le voudrais, Madame, mais lui seul est entré dans la loge cet après-midi, lui seul y est resté... Et enfin, il y a les empreintes digitales laissées sur le secrétaire et les tiroirs et que M. Médard est en train de faire relever. Elles conduiront la police vers le vrai coupable.

Et s'apercevant qu'Amédée sanglotant tombe sur la banquette, elle ajoute :

– Regardez votre fils, Madame, il ne se défend plus.

M^{me} Lemonnier est une épave. Ce fils tant

chéri, ce fils si gâté est un voleur, rien qu'un voleur. Ce n'est pas possible ! Et sa douleur est telle qu'elle s'effondre sur la banquette à côté du coupable.

Et voici que naît dans le cœur de Reine un sentiment qu'elle ne connaît pas : la pitié. Oui, elle a pitié de cette mère et de ce fils, peut-être aussi responsables l'un que l'autre. Cette mère n'a pas su corriger son fils quand il était enfant ; et l'enfant adulé, entouré peut-être de mauvais camarades, a écouté ceux qui voulaient l'entraîner vers ce qu'on appelle les plaisirs et qui abîment souvent les plus belles natures.

– Madame, dit-elle en s'approchant du groupe malheureux, Madame, si vous le voulez, je crois... j'espère que tout peut encore s'arranger.

M^{me} Lemonnier regarde cette fillette venue accuser son fils. Elle a un mouvement de révolte car elle est blessée jusqu'au plus profond d'elle-même. Elle voudrait chasser Reine, lui dire les pires injures. Mais... mais elle réfléchit. Ne vient-elle pas de dire que tout pouvait encore s'arranger ? Est-ce possible ? Il faut discuter avec

cette fille de concierge qui, elle, est honnête !
Elle balbutie :

– Comment cela peut-il s’arranger ?

– Il faut que M. Amédée me rende tout de suite l’enveloppe et je dirai à M. le gérant que... que nous nous disputons quelquefois avec votre fils et qu’il a voulu me faire une... une mauvaise niche.

Toute honte bue, M^{me} Lemonnier répond tristement :

– Le gérant ne vous croira pas.

– Si, je l’espère... Et du moment qu’il aura son argent il n’a plus rien à réclamer.

Se tournant vers son fils toujours écroulé sur la banquette, d’une voix dure, une voix qu’Amédée n’a jamais entendue, M^{me} Lemonnier dit :

– Va chercher l’argent.

Amédée ne résiste pas. Il se lève, trébuche, il n’y a plus en lui aucune force. Il se sent perdu, à la merci d’une fillette de treize ans qu’il méprisait.

M^{me} Lemonnier et Reine sont seules, et le visage de la pauvre mère est si douloureux que Reine, émue comme elle ne l'a jamais été, redit ce qu'elle a déjà affirmé :

– Soyez tranquille, Madame, tout s'arrangera.

Elle ne comprend pas encore que pour cette femme riche, dont le mari a, dans l'industrie, une si grosse situation, devoir la liberté de son fils – car tout voleur est arrêté – à la fille de sa concierge, c'est une telle déchéance pour une orgueilleuse qu'elle croit ne pouvoir la supporter.

Amédée revient avec l'enveloppe et, tête basse, plein de haine, il dit :

– Tenez, la voilà votre enveloppe, et ne venez plus nous embêter !

Il n'a pas un mot d'excuse, de regret, pour une action qui a bouleversé M^{me} Sarlac et ses filles. C'est un vilain garçon !

Au moment où Reine va prendre l'enveloppe, elle hésite. De sa voix claire, une voix indiquant que sa conscience est en paix, elle demande :

– Monsieur Amédée, le gérant va compter

l'argent ; l'enveloppe est bien telle que vous l'avez prise ? C'est l'honneur de notre famille qui est en jeu.

– Mais, répond-il embarrassé, pour qui me prenez-vous ?

Et, dure, la voix qui maintenant sera impitoyable, M^{me} Lemonnier dit :

– Pour ce que tu es ! Avoue immédiatement ! T'es-tu servi de cet argent qui ne t'appartenait pas ?

Étonné d'entendre sa mère lui parler ainsi, Amédée comprend qu'il a devant lui une autre femme que celle qu'il a toujours connue, celle qui excusait toutes ses fautes. Il balbutie :

– Il manque deux mille francs.

– Qu'en as-tu fait ?

– J'en ai prêté à un camarade, et puis nous avons mangé des gâteaux et acheté des cigarettes.

Amédée se rend compte que l'heure des mensonges est passée et que sa mère exige maintenant la vérité.

– C’est bien, dit-elle, je rembourse. Mais pendant un an tu ne toucheras plus ta pension mensuelle.

Très vite, M^{me} Lemonnier va chercher l’argent manquant qu’elle glisse dans l’enveloppe. Ses mains tremblent et elle ne peut les maîtriser.

– Voici, dit-elle à Reine. Remettez cela au gérant et tâchez, Mademoiselle, qu’on ne parle plus de cette triste affaire.

Et ouvrant la porte, elle réussit à dire :

– Merci.

Dans l’escalier, toute contente, Reine descend aussi vite qu’elle le peut. La discussion a été longue, M. le gérant doit s’impatier.

Le visage radieux, l’enveloppe à la main, elle la jette sur la table, près de la serviette de M. Médard.

– Voilà, dit-elle. L’enveloppe a bien été prise et je crois que le contenu est intact.

Fébrilement, M^{me} Sarlac se met à compter les billets. Le compte y est, quel soulagement !

– Reine, dit-elle en regardant sa fille aînée qui a ce soir un beau visage, je te remercie.

Tout content, M. Médard serre la précieuse enveloppe et demande :

– Alors, vous connaissez le coupable, ma petite fille ?

– Une seule personne était entrée dans la loge pendant l’absence de ma mère, j’ai été l’interroger.

– Et elle a avoué ?

– Pas tout de suite. Mais j’ai été très précise et puis les empreintes digitales que vous vouliez faire relever m’ont beaucoup servi. On s’est rendu compte que ces empreintes feraient retrouver le voleur.

– C’est un locataire ? demande M. Médard. Lequel ? Reine regarde bien en face le gérant et répond d’une voix claire :

– Je préfère, Monsieur, ne pas vous le dire.

– Pourquoi ?

– C’est difficile à expliquer. Il se peut que

cette personne ait fait ce qu'on appelle une... une mauvaise action et qu'elle ne recommence jamais pareille chose. Alors... alors je pense qu'il ne faut pas lui donner une étiquette, enfin un nom qu'il pourrait garder très longtemps. Voilà pourquoi je préfère ne pas vous renseigner. M. Médard ferme sa serviette et s'approche de la fillette :

– Quel est votre prénom, mon enfant ?

– Reine.

– Eh bien, Mademoiselle, vous êtes la reine de la bonté et une chic petite fille. Madame Sarlac, je vous félicite, vous élevez bien vos enfants. Si toutes les mères vous ressemblaient, la France aurait une jeunesse qui ferait honneur à notre pays.

« Au revoir, Madame Sarlac. Au revoir, mes petites filles. Vous penserez quelquefois que M. Médard est votre ami. »

Vite, le gérant s'en va. Il a encore beaucoup d'immeubles à visiter.

Dès qu'elles sont seules, Reine, à bout de résistance, va vers sa mère et réclame :

– Maman, embrasse-moi, je suis si heureuse que tout soit bien fini. J’ai eu tant de chagrin quand je t’ai vu pleurer que j’aurais fait n’importe quoi.

Et Reine, comme une toute petite fille, se blottit dans les bras de sa mère et les larmes inondent son visage.

– Je suis heureuse, Maman, parce qu’il me semble avoir réparé. Au Jardin d’Acclimatation, pendant les vacances de Pâques, j’ai désobéi : désobéissance qui aurait pu être grave. Je n’ai pas voulu que Thibaud et Yvette t’en parlent, je désirais le faire moi-même, et comme je suis très orgueilleuse, j’ai toujours hésité. Je n’aime pas les humiliations.

« Maintenant, tu sais tout, et je te promets de ne plus te désobéir ; j’en vois trop les conséquences. »

M^{me} Sarlac essuie les yeux de sa fille :

– Ne pleure plus : faute avouée, regrettée, est pardonnée. Porte toujours le nom que M. Médard t’a donné. Sois la reine de la bonté, c’est le plus

beau royaume de la terre ; je crois que jusqu'à ce soir tu ne l'avais pas découvert.

– Non, Maman. Ma personne, mes études, passaient avant tout ; j'essaierai de les oublier un peu...

– C'est parfait. Cette grosse émotion aura servi à quelque chose puisqu'elle m'a ouvert le cœur de ma fille aînée.

– Je croyais qu'il était préférable de ne pas en avoir.

– Tu verras, ma chérie, les joies qu'il peut donner.

– J'ai peur de la souffrance.

– Tu l'accepteras et tu penseras que c'est la volonté de Dieu.

– Maman, tu es une sainte.

– Non, tout simplement une chrétienne. Et Reine qui se rappelle la force que lui ont donnée un signe de croix et une prière, répond :

– J'essaierai de l'être.

*

La Pentecôte donne aux enfants deux jours de vacances et Thibaud, ayant toujours des notes excellentes, est venu rejoindre sa mère et ses sœurs.

Ce dimanche de juin, après le déjeuner, les trois enfants s'en vont voir les roses à Bagatelle. Bagatelle, un des plus beaux jardins de Paris. On y découvre deux pavillons construits pour une reine qui n'y vint jamais, dit la légende. Jardins magnifiques aux bords de la Seine que d'habiles jardiniers entretiennent.

Chaque année, M^{me} Sarlac menait ses enfants admirer la roseraie de Bagatelle et maintenant qu'elle est devenue la gardienne d'une maison, elle ne peut plus s'absenter ; mais elle a voulu que ses enfants aillent voir les roses.

Reine fait de grands efforts pour ne plus être orgueilleuse et cherche à aider sa mère, ce qu'elle n'avait jamais fait.

Dans la loge, l'atmosphère est beaucoup plus

agréable. Thibaud en a été frappé et s'est demandé ce qui avait pu arriver. Il a interrogé Yvette qui a répondu :

– C'est, je crois, la suite de l'accident du Jardin d'Acclimatation. Mais il ne faut pas en parler, car Reine exige qu'on ne s'occupe plus de cette histoire. Je crois que ce regrettable accident a eu des conséquences dont elle ne se doutait pas et qui auraient pu être très graves ; mais, grâce à Reine, tout s'est arrangé et ma sœur semble avoir acheté un caractère beaucoup plus agréable que celui qu'elle possédait.

À Bagatelle, au milieu des roses, les enfants sont ravis. Et Reine, devant une pyramide de roses rouges, s'écrie :

– Ah ! si je pouvais en rapporter quelques-unes à Maman, comme je serais contente !

Il y a bien du monde dans cette allée de la roseraie. Hommes et femmes se pressent pour admirer les roses, et voici que Reine entend ces paroles :

– Il y a des souhaits qui parfois sont exaucés.

Les trois enfants se retournent. Une vingtaine de personnes, hommes, femmes, enfants, sont derrière eux ou les entourent. Qui donc a parlé ?

Yvette murmure :

– C’est étrange.

Et Thibaud, toujours impulsif, prêt à défendre ses sœurs si on les attaque, les entraîne loin de la pyramide fleurie en disant :

– On s’est moqué de Reine, c’est idiot !

Tous les trois font le tour de la roseraie, et reviennent près de l’Orangerie. Ils se reposeront entourés de fleurs puis repartiront pour rentrer goûter avec Maman. Naturellement, ils parlent de la réponse faite au souhait exprimé par Reine. Un promeneur s’est sans doute amusé à éveiller leur curiosité. Lequel, et pourquoi a-t-il fait cela ?

Et Yvette, trouvant la chose amusante, s’écrie :

– Si pendant notre absence on apportait des roses à Maman, qui serait bien attrapé ?

– Nous trois, répond Thibaud. Mais sois tranquille, les roses resteront sur le rosier.

L'inconnu qui a parlé ne nous connaît pas et ignore notre adresse.

– Tant pis pour Maman, dit Reine. Elle n'a jamais aucune distraction, aussi j'aurais aimé qu'elle eût le plaisir de recevoir des roses.

– Nous lui en donnerons plus tard, quand nous serons grands et que nous gagnerons beaucoup d'argent ! s'écrie Yvette.

Thibaud écoute ses sœurs et est stupéfait des paroles de l'aînée. Reine pensant à sa mère, se rendant compte de l'effort qu'elle fait pour que ses enfants soient heureux, c'est une chose incroyable ! Il y a à peine quelques semaines, Reine acceptait tout sans même remercier. Quoi donc ou qui donc a pu la changer ainsi ?

Yvette est née bonne. Thibaud sait parfaitement que tout ce qu'elle dit vient de son cœur.

Les enfants ne se reposent pas longtemps. Maintenant qu'ils ont vu les roses, ils ont le désir d'aller retrouver Maman, seule dans la loge, seule un si beau jour d'été !

Ils reviennent par le chemin le plus court, et en arrivant boulevard Maillot ils aperçoivent, devant la maison, une longue voiture noire arrêtée. C'est une très belle automobile d'un dernier modèle et portant sur la glace, à l'avant, la cocarde tricolore.

– Tiens, dit Yvette, il y a un député ou un ministre dans la maison. Ça doit être pour les locataires du premier.

– Lemonnier Amédée ? demande Thibaud. Qu'est-ce qu'il devient ce garçon auquel j'aimerais tant donner une correction ?

– Laisse-le tranquille, dit Reine. Nous ne devons pas nous disputer avec les enfants des locataires, Maman en aurait des ennuis.

Maman. Ce mot calme Thibaud.

En rentrant sous la voûte, Reine s'aperçoit qu'il y a dans la loge une grosse dame, très bien habillée, qui est installée dans un fauteuil en face de Maman assise sur une chaise et Maman a l'air heureuse. Elle est souriante, et parle avec animation à la grosse dame.

Au moment où ils vont monter les marches qui conduisent à la porte de la loge, Yvette s'écrie :

– Stop, mes enfants ! Si je ne me trompe pas, si les photos que j'ai vues étaient ressemblantes, devant nous, chez nous, car la loge c'est tout de même chez nous, il y a, confortablement installée, l'amie de Maman, l'amie d'enfance, Madame la Présidente de la République française, la première dame de France !

– Qu'est-ce que tu racontes ? crie Thibaud.

– La vérité ! C'est elle ! La voiture à cocarde tricolore, c'est la sienne. Elle a tenu sa promesse de venir dans la loge d'une concierge parce que la concierge était son amie. Voilà ! Vive la Présidente !

– Tais-toi donc ! dit Reine stupéfaite. Ce n'est pas possible, le protocole ne doit pas le lui permettre.

– Le protocole ! répond Yvette. Elle doit être comme moi et s'en moquer ! Mais tout de même faut y penser et faire une entrée digne de l'Élysée. Reine en tête, c'est une reine, cela lui

revient ; Thibaud et moi, nous sommes ses pages. De l'éducation, beaucoup d'éducation, Maman serait contrariée si nous en manquions.

Et Thibaud tremblant, très mal à son aise, demande :

– Dois-je lui embrasser la main ?

– Sûrement, si elle te la tend, répond Reine.

– Mon avis, dit Yvette, que ce n'est pas à faire. La Présidente, c'est une dame de la République, le baisemain appartient à la royauté. Entrons. Les événements dicteront nos gestes.

Reine ouvre la porte, et la première chose qu'elle voit au milieu de la table, c'est un vase où se dresse un superbe bouquet de roses rouges pareilles à celles qu'elle a tant admirées à Bagatelle. Il lui semble encore entendre la voix railleuse : « Il y a des souhaits qui parfois sont exaucés. »

En apercevant ses enfants, M^{me} Sarlac s'est levée :

– Venez, mes chéris, saluer Madame la Présidente qui m'a fait le grand honneur de venir

me voir. Vous savez que depuis de longues années elle est si bonne pour nous. Aussi, tâchez de la remercier si vous n'êtes pas trop intimidés.

Madame la Présidente tend la main aux enfants et gentiment les questionne. Leurs âges, leurs études, elle veut tout savoir. Et Maman est bien contente de pouvoir dire que ses enfants sont gentils et travaillent très bien.

Et voilà que Maman ose demander à M^{me} la Présidente si elle ne voudrait pas accepter une tasse de thé, car elle se rappelle qu'au temps de leur jeunesse M^{me} la Présidente n'aimait pas se passer de son thé. Et tout simplement la première dame de France accepte, car chez elle la simplicité, la bonté, l'amabilité, sont ses compagnes habituelles.

Reine et Yvette se chargent de tout préparer. Pendant leur absence, Maman a fait des gâteaux pour le goûter de ses enfants, et Maman est une excellente pâtissière.

Naturellement, nappes des grands jours, tasses de cérémonie sont apportées sur la table de la loge et Yvette, qui n'avait remarqué que la

Présidente, voit les roses. Elle s'arrête, stupéfaite, et dit en posant son plateau :

– Ah ! les belles roses ! Comme elles sentent bon !

Yvette pense que ces mots seront un compliment pour la Présidente qui a dû faire ce cadeau à Maman.

Mais voici que la visiteuse dit :

– Je les ai admirées en arrivant. Nous avons les mêmes à l'Élysée.

Et Maman raconte :

– Je ne sais pas d'où elles viennent et quelle personne je devrai remercier. Un chauffeur de taxi a ouvert la porte de la loge et m'a demandé si c'était bien ici Madame Sarlac.

« Naturellement, j'ai répondu que j'étais M^{me} Sarlac et il m'a dit : « Alors, ces roses-là sont pour vous. » Je l'ai interrogé, je voulais savoir d'où ces fleurs venaient. Il m'a répondu : « Je n'en sais rien, on m'a payé pour faire cette course, elle est faite... Bonsoir. »

– C'est étrange ! s'écrie la Présidente.

– Mais, dit Thibaud très intimidé, je crois que peut-être ma sœur aînée pourrait raconter ce qui lui est arrivé.

Et Reine, apportant la théière et les gâteaux, explique à Maman l'incident de la roseraie.

La Présidente, un peu gourmande, en voyant les gâteaux, sourit en disant à M^{me} Sarlac :

– Il y a encore des fées de par le monde. Je reconnais la pâtissière que tu étais au temps de notre jeunesse, et les roses de l'inconnu sont ta récompense.

La Présidente exige que les enfants goûtent avec elle ; et c'est un goûter charmant, un goûter, dit-elle avec un léger soupir, « comme autrefois ».

– Tu te doutes, Jacqueline, ajoute-t-elle, que les réceptions officielles ne sont jamais amusantes et les petits gâteaux qu'on vous offre ne sont jamais excellents, tandis que les tiens mériteraient d'être primés.

– Te rappelles-tu, dit M^{me} Sarlac en riant, que ta mère me reprochait toujours de faire trop bien

la pâtisserie, car tu ne pouvais refuser de manger mes gâteaux qui, disait-elle, te faisaient prendre chaque fois que tu venais à la maison, quelques grammes de plus.

– Pauvre Maman ! J’engraissais facilement et elle craignait que mon embonpoint l’empêchât de caser sa fille ! Que de gâteaux elle m’a refusés !

– Que dirait-elle de te voir Présidente de la République ?

– Je crois qu’elle ne serait pas très contente. Ma grand-mère était une royaliste et sa fille sympathisait avec elle. Maintenant, c’est démodé, mais tout de même la France a eu de grands rois.

Le goûter étant terminé, la Présidente prévient son amie qu’elle doit songer au départ.

– Nous avons ce soir une réception. Il va falloir bientôt que je vous quitte ; mais avant de m’en aller, Jacqueline, je veux te prévenir, ainsi que tes enfants, qu’il y a peut-être pour vous un grand espoir en route.

– Un espoir, répète Maman... Mais à quel sujet ?...

– Ma chérie, reprend la Présidente en prenant la main de Maman, la mort de ton mari, du père de tes enfants n’a jamais été confirmée. Le Président a fait effectuer des recherches et il paraît que ces recherches sont sur le point d’aboutir.

Des cris sourds, étouffés, ont répondu à ces paroles. Maman a serré la main qui emprisonne la sienne ; Thibaud s’est dressé, et Reine et Yvette se sont mises à genoux devant la première dame de France.

– Du calme, reprend la Présidente émue à son tour par tous ces yeux tournés vers elle.

Ces yeux implorent, les mains se tendent. Il faut achever :

– Je vous ai parlé d’espoir : c’est le mot exact. Quelques prisonniers ont été relâchés et le colonel Sarlac est, croit-on, parmi eux !

Tremblante, Maman murmure :

– Le colonel Sarlac... Mais mon mari était commandant ?

– Il a probablement gagné ce grade, car le

Président estime qu'il n'y a aucune erreur, sans cela je ne serais pas ici.

– Ursule, balbutie M^{me} Sarlac, dis tout ce que tu sais. Je suis forte, la douleur ne m'a pas brisée, la joie ne me fera aucun mal.

– Ma chérie, il faut que je t'apprenne que le colonel a été grièvement blessé... Soigné, bien ou mal par l'ennemi, cela nous ne le savons pas, mais on a dit au Président qu'il revenait assez malade et qu'on avait dû l'amputer d'une jambe.

– Qu'est-ce que cela fait, dit Thibaud. Papa est un soldat, dans le métier il y a des risques qu'on accepte avec le sourire. Une jambe de moins, une jambe perdue pour la France, c'est de la gloire !

Le jeune garçon a parlé avec un tel enthousiasme que la Présidente, malgré son émotion, sourit et l'approuve :

– Tu as raison, mon bonhomme. Voilà comment il faut envisager la situation. Je crois que bientôt le colonel sera embarqué. Les nouvelles sont confuses, mais ce qui est certain, c'est qu'il est retrouvé. Il était, paraît-il, dans une

prison très éloignée de l'Indochine où la Croix-Rouge n'a jamais pu pénétrer ; c'est pour cela qu'on l'avait porté disparu. Il doit, croit-on, arriver ces jours-ci à Saïgon ; de là il pourra probablement vous prévenir. J'ai voulu devancer la poste, car j'ai craint, ma pauvre Jacqueline, que l'arrivée d'une lettre te bouleverse. Mon amitié pour toi est grande et je voudrais t'éviter tout nouveau chagrin, ce qui n'est pas toujours facile.

M^{me} Sarlac a beaucoup de peine à retenir ses larmes. Elle balbutie :

– Ursule, quelle amie tu es. Jamais je ne pourrai oublier ce que tu as fait pour nous... Tu as voulu toi-même me prévenir... Ah ! comme je te suis reconnaissante... Quelle joie tu nous as apportée.

Reine et Yvette essaient de dire quelques mots, mais leur émotion est telle que, les mains jointes, elles ne réussissent qu'à prononcer, d'abord, un seul mot :

– Merci... Merci, Madame la Présidente.

Puis Yvette ajoute :

– Ah ! que nous sommes heureuses. Papa avec nous comme autrefois, est-ce vraiment possible ?

– Oui, mes enfants, c'est possible. Dans quelques mois la famille sera reconstituée. Et, ajoute-t-elle toute souriante : C'est si bon d'apporter de la joie. Bientôt, je viendrai manger des gâteaux avec le colonel.

– Mais, dit M^{me} Sarlac en regardant autour d'elle, où le logerons-nous ?

– Ne te préoccupe pas, répond la Présidente, tout s'arrangera. D'abord le Val-de-Grâce pour l'aider à retrouver sa santé, et après nous demanderons à M. le Président de lui trouver un poste intéressant ; et, sois tranquille, ennuyé par sa femme, il le trouvera.

– Tu es une fée ! s'écrie M^{me} Sarlac.

– Non. La Providence me permet d'agir pour aider mes amis, je lui en suis bien reconnaissante. Cette fois, je me sauve. Il faut que je pense, hélas ! quelquefois à mon rôle officiel qui ne m'amuse pas tous les jours.

– La première dame de France, dit Yvette.

– Oui. C’est un titre un peu lourd à porter car il faut toujours être un exemple.

– Pour toi, cela ne doit pas être difficile ! s’écrie M^{me} Sarlac.

– Tu te trompes. Il y a des jours où je rue dans les brancards protocolaires, comme dit mon cher mari, et je montre mon caractère indiscipliné, comme Mère Gabrielle me l’a assez souvent reproché. Te souviens-tu ?

– Je n’ai rien oublié de notre jeunesse.

– Mes enfants, reprend la Présidente, chassez-moi, car si nous commençons, votre Maman et moi, à égrener nos souvenirs d’enfance je serai encore là demain matin !

Chasser M^{me} la Présidente qui a apporté tant de joie, c’est une chose impossible ! Les enfants se mettent devant la porte comme s’ils voulaient l’empêcher de sortir.

– Regarde ce barrage, Jacqueline, ils sont vraiment très gentils. Maintenant le garçon va m’ouvrir la porte et tous les trois vous allez me

conduire à la voiture. Je ne dois pas être en retard afin de ne pas mécontenter le cher Président. J'ai beaucoup trop de choses à lui demander.

Thibaud et ses sœurs obéissent. M^{me} Sarlac avoue qu'elle n'est pas très solide et qu'elle ne pourrait marcher. La grande joie l'a brisée.

M^{me} la Présidente s'en va, accompagnée de ses petits amis ; et avant de monter en voiture elle embrasse les deux petites filles et tend la main au grand garçon. Oubliant les recommandations républicaines d'Yvette, Thibaud met un long baiser sur la main potelée, comme celle d'un enfant, de la Présidente.

Tous les trois regardent la belle voiture s'en aller, puis, en courant, ils reviennent dans la loge où Maman, effondrée dans un fauteuil, pleure comme si elle avait un grand chagrin ; mais les enfants savent bien que ses larmes sont des larmes heureuses.

Silencieux, très émus, ils s'agenouillent devant leur mère. M^{me} Sarlac croise les mains, les enfants l'imitent, et vers Dieu qui leur a envoyé après tant de douleur une si belle joie, monte une

prière fervente qui vient de cœurs reconnaissants, de cœurs qui se souviendront de leurs propres peines pour soulager celles des autres.

*

Trois semaines sont passées depuis la visite de la Présidente, et ces trois semaines M^{me} Sarlac et ses enfants les ont trouvées longues à vivre. Aucune lettre n'est venue les reconforter et parfois un affreux doute les effleure. La Présidente n'aurait-elle pas eu de faux renseignements et le colonel ne serait-il pas parmi ceux que l'ennemi a relâchés ?

Bien vite, Maman et ses filles chassaient cette idée, mais alors d'autres lui succédaient.

Le colonel était arrivé à Saïgon, mais il s'y mourait dans quelque hôpital et on ne préviendrait pas sa famille avant que tout soit fini.

– Non, non, affirmait Yvette, le Bon Dieu ne voudra pas une chose si affreuse. Il nous a

envoyé une belle joie, nous la garderons. Il faut prier, prier, et nous serons exaucées.

Et le soir, devant le crucifix accroché au mur de la petite chambre, la mère et les enfants priaient longuement, avec ferveur, pour celui qu'on avait retrouvé et que sa famille attendait.

Thibaud avait été prévenu qu'à la même heure il devait aussi supplier le Bon Dieu, puis la Vierge, de leur laisser ce Papa tant aimé.

Les repas étaient tristes. Pourtant M^{me} Sarlac, Reine, Yvette, essayaient de secouer ce grand malaise qui leur enlevait tout courage.

Les jeudis où les fillettes avaient congé étaient pour elles le plus mauvais jour de la semaine, car elles se rendaient compte des efforts que Maman faisait pour les distraire et continuer à remplir ses devoirs d'état...

Un jeudi où toutes trois sont particulièrement angoissées, elles ne savent pourquoi, mais elles s'imaginent qu'aujourd'hui elles auront des nouvelles, peut-être ennuyeuses.

Vers quatre heures, alors que Maman demande

à ses filles pour la dixième fois d'aller se promener, elles voient Amédée Lemonnier qui, sortant de l'escalier, vient en courant vers la loge.

Il toque avant d'entrer, puis avec une brusquerie qu'il semble ne pouvoir réprimer, il ouvre la porte et rouge, embarrassé, honteux peut-être, il crie :

– Madame ! Mesdemoiselles ! On vient de téléphoner de l'Élysée... du palais présidentiel... Le colonel Sarlac arrive ce soir au Val-de-Grâce. On m'a prié de prévenir M^{me} Sarlac et ses filles.

Reine et Yvette se précipitent vers Amédée. Tout est oublié. Ce messenger doit encore parler, répéter la merveilleuse nouvelle. Et ce garçon sans cœur, insolent avec la concierge et ses enfants, paraît lui-même tout ému et avec la plus grande gentillesse donne des détails :

– Voilà. J'étais dans ma chambre, je piochais une version ; la sonnette du téléphone s'est mise à faire du tapage. Maman était sortie, personne ne répondait, alors j'ai été voir si ce n'était pas un camarade, et voici que j'ai entendu une voix un peu solennelle qui disait :

« – Je suis bien à l'appartement de M. Lemonnier ?

« – Oui, Monsieur.

« – Pourriez-vous avoir l'obligeance de vous charger d'une commission pour M^{me} Sarlac qui habite la loge avec ses filles ?

« Naturellement, j'ai répondu que je ne demandais pas mieux. Alors, on a repris :

« – Vous direz à M^{me} Sarlac que c'est de la part de l'Élysée.

« L'Élysée ! Je ne comprenais pas ; je crois qu'il y a un théâtre ou un cinéma qui s'appelle ainsi. Alors, j'ai demandé :

« – Quel Élysée ?

« – La demeure de M. le Président de la République.

« Et l'on m'a annoncé le retour du colonel. C'est une personne de votre famille ? »

Croisant les mains sur sa poitrine avec un peu d'orgueil, Reine répond à ce garçon qui l'a si souvent blessée :

– C’est mon père !

Et Yvette ajoute :

– C’est papa. Il revient avec une jambe de moins, deux galons de plus et des décorations !

Et Amédée, stupéfait, ayant honte, devant tant de gloire, de son passé, balbutie :

– Je vous félicite, Mesdemoiselles ! Ah ! oui, je vous félicite !

Et avec une timidité extraordinaire chez le lycéen si vaniteux, il demande à Reine :

– Voulez-vous me donner la main ?

Refuser quelque chose aujourd’hui, ce n’est pas possible. Et puis il a été le messager qui apportait une merveilleuse nouvelle.

Yvette, qui a deviné bien des choses, se rend compte que le pauvre Amédée implore son pardon. Elle s’écrie :

– On efface tout. On recommence à vivre avec de l’amitié.

Puis se précipitant vers sa mère qui s’habille fébrilement, elle l’implore :

– Maman, tu nous emmènes ? Tu ne t'en vas pas toute seule ?

– Et la loge, répond M^{me} Sarlac, qui la gardera ? Avec élan, Amédée s'offre :

– Moi, si vous voulez bien, Madame. Ou si vous craignez que je ne sois pas à la hauteur de la tâche, je vais aller chercher M^{me} Félicie ; elle voudra bien venir, je l'affirme.

Maman accepte avec reconnaissance. Elle comprend que ses filles désirent revoir leur père.

Amédée s'en va et M^{me} Sarlac dit :

– Comme il est gentil, ce garçon ; et je le croyais prétentieux, insupportable. Il ne faut pas juger les gens sans les connaître.

Reine et Yvette s'habillent soigneusement. Maman le désire, leur père aime la correction. Et au moment où elles sont prêtes, Amédée arrive avec M^{me} Félicie, tout émue de l'histoire incroyable qu'Amédée lui a racontée.

M^{me} Sarlac, la femme d'un colonel qu'on croyait mort et qu'on a retrouvé ! Et c'est M. le Président de la République qui l'a fait prévenir !

Voilà un roman plus beau que tous les romans policiers qu'elle dévore et qui sont fabriqués, tandis que le retour à Paris d'un colonel mort, c'est une histoire que tout le quartier va connaître et dont on parlera pendant des mois !

En entrant dans la loge qui a été la sienne pendant si longtemps, M^{me} Félicie s'écrie :

– Ah ! Madame Sarlac, j'aurais jamais pensé que vous étiez une femme de colonel en relations avec le Président de la République ! Vous êtes si simple, si gentille, pas « embarrassée » pour deux sous ! Je vous félicite, vous le méritez ce bonheur-là et les fillettes aussi. Faudra prévenir Thibaud, c'est un si bon garçon.

– Thibaud, c'est vrai, doit partager notre joie, dit Yvette.

– J'écrirai ce soir, affirme M^{me} Sarlac pressée de s'en aller.

– Mais, insiste M^{me} Félicie, on pourrait envoyer une dépêche ou téléphoner ; l'école a le téléphone et Thibaud m'a donné le numéro afin que je puisse l'appeler en cas d'urgence :

maladie, accident ; mais je ne puis quitter la loge.

Amédée s'avance et dit à M^{me} Sarlac :

– Ne vous tourmentez pas, Madame, je remonte et je vais demander tout de suite la communication.

– Ah ! Monsieur, répond M^{me} Sarlac, comme vous êtes bon pour nous.

– Non, Madame, reprend Amédée, ne me remerciez pas... Je voudrais faire beaucoup plus parce que... un jour... une de vous a été si bonne pour moi.

Les derniers mots, Amédée les a dits d'une voix sourde. M^{me} Sarlac ne les a pas entendus ; et puis, elle ne pense qu'à s'en aller. Mais Reine a compris et, avant de suivre sa mère et sa sœur qui ont déjà quitté la loge, elle s'approche du jeune Lemonnier et lui dit en serrant avec force sa main :

– Je me souviendrai toujours de la gentillesse que vous avez eue pour nous aujourd'hui. L'accident causé par une désobéissance et la suite, il y a longtemps que je les ai oubliés et

vous devez faire comme moi. Téléphonnez à Thibaud et dites-lui que nous sommes devenus des amis, cela lui fera plaisir.

– Merci, murmure Amédée.

Et il quitte la loge en même temps que Reine pour aller téléphoner à ce garçon qu’il désirait « rosser » parce que ce fils de concierge s’était permis de lui dire des vérités qu’après tout il méritait.

Amédée, content, très content, remonte l’escalier, sourire aux lèvres, cœur en joie. Pourquoi ? Parce qu’il est venu dans une loge de concierge apporter une nouvelle qui a rendu trois femmes heureuses.

Amédée s’occupant du bonheur des autres, c’est incroyable ! Lui-même en est étrangement troublé. Qui donc a changé sa nature ? Il était orgueilleux, paresseux, entouré de mauvais camarades qui l’entraînaient à faire bien des bêtises et voilà qu’un geste de bonté d’une fillette de treize ans l’a obligé à réfléchir. Il avait fait la plus mauvaise action, par méchanceté, par vengeance. Il avait pris de l’argent, s’en était

vanté à un camarade, et sans réfléchir qu'il devenait un voleur auquel la justice demanderait des comptes, il s'était mis à dépenser cet argent.

Les jours qui suivirent la mauvaise action, il détesta la fillette qui l'avait sauvé. Puis, peu à peu, le calme s'était fait dans son âme. Sur sa route, Dieu avait mis l'aumônier du lycée, celui qui l'avait préparé à sa première communion, et l'idée lui vint de tout lui confier. Il voulait se débarrasser d'un gros péché devenant un remords, lui qui, jusqu'à présent, n'en n'avait jamais eu.

L'aumônier recueillit cette âme qui demandait secours et, petit à petit, il l'avait aidée à se transformer. Amédée n'était pas complètement guéri, les tentations l'assaillaient encore. Quelquefois, il retombait, mais il passait plusieurs fois par jour devant la loge et il apercevait « les filles de la concierge ». Alors, il se souvenait de la générosité de l'aînée et à la rancune succéda d'abord un sentiment de reconnaissance qui se transforma en affection.

Il se mit à aimer, lui qui n'aimait pas grand

monde, ces deux filles dont l'une était toujours de bonne humeur et l'autre si brillante élève que, même chez les garçons, on la citait comme « un as ».

Mais cette affection, il n'avait jamais osé leur montrer. Tout à fait par hasard, à Bagatelle, il avait entendu le désir de Reine et comme M^{me} Lemonnier l'accompagnait, tous deux avaient voulu que ce désir fut exaucé.

Les roses rouges étaient arrivées avant le retour des enfants. Reine s'était-elle doutée qu'elle les avait envoyées ?

Peut-être, car depuis ce jour, quand Reine rencontrait Amédée dans la rue ou sous le porche de la maison elle lui envoyait un gentil sourire qui lui disait : « Je vous ai pardonné. »

Aujourd'hui, avant de s'en aller, alors que toutes les trois étaient si émues, elle lui avait donné ce nom « ami » qu'il n'aurait jamais osé solliciter.

En montant l'escalier, Amédée est si heureux qu'il croit monter au ciel.

Dans le métro, M^{me} Sarlac et ses filles, assises sur la même banquette, serrées l'une contre l'autre, se demandent avec inquiétude dans quel état elles vont trouver le blessé.

M^{me} Sarlac a confiance. La joie de revenir dans son pays et de revoir ses enfants et sa femme l'aidera à reprendre son équilibre physique ; et quand il sera tout à fait remis il faudra qu'il ait une occupation où il se rendra utile car il ne pourrait rester inactif ; il est, comme sa fille aînée, un grand travailleur.

Reine et Yvette ont toutes deux le même sentiment : l'effroi. Leur père revient, c'est un grand blessé. Ce corps mutilé, cette jambe en moins, c'est épouvantable de penser que jamais plus il ne sera comme autrefois. Grand et mince, M. Sarlac portait magnifiquement l'uniforme et bien souvent les passants se retournaient pour admirer le beau visage et l'élégante silhouette.

Saint-Jacques. C'est à cette station qu'il faut descendre.

M^{me} Sarlac et ses filles quittent la voiture et toutes trois montent lentement les marches. Tout

près du but, leurs cœurs battent à un rythme qui les oblige à ralentir leur allure.

Silencieusement, la mère et les filles marchent le long de cette rue Saint-Jacques qui va les conduire à l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce, inconnu d'elles. Reine en sait le passé mais n'a jamais eu le temps de venir le visiter. Les études encombrées des enfants actuels ne leur permettent pas de connaître les beautés artistiques de la ville qu'ils habitent.

Voici le dôme de la chapelle, la cour, l'hôpital. Maman se dirige vers le bureau pour savoir dans quel bâtiment le blessé est hospitalisé.

Maintenant le colonel leur appartient. Il est à ces trois femmes, personne ne le leur reprendra, elles le défendraient jusqu'à la mort.

Reine et Yvette marchent aussi vite que Maman.

Au bureau, le premier employé ne sait rien concernant le colonel Sarlac ; actuellement il n'est pas au Val-de-Grâce.

Maman devient affreusement pâle, et, toute

tremblante, n'ose plus questionner.

Une triste pensée effleure Reine : Amédée a-t-il voulu leur jouer une horrible farce ? Mais non, ce n'est pas possible. Comment aurait-il pu savoir qu'elles attendaient leur père et qu'il était colonel ? Non, c'est une pensée qu'il faut rejeter, Amédée était sincère quand il lui a tendu la main.

Maman s'est assise. Elle semble n'avoir plus la force de se tenir et de parler.

Énergique, Reine revient près de l'employé qui a répondu à M^{me} Sarlac.

– Monsieur, dit-elle, ma mère vous serait reconnaissante si vous pouviez vous renseigner au sujet de mon père, le colonel Sarlac. Nous avons tout à l'heure été prévenues par Madame la Présidente qui faisait téléphoner du palais de l'Élysée que le colonel arrivait aujourd'hui au Val-de-Grâce. Voulez-vous avoir l'obligeance de demander des renseignements ?

La politesse de Reine, la manière dont elle s'exprime, attirent l'attention d'un officier qui écrivait dans le bureau. Il s'approche de la

fillette :

– Mademoiselle, est-ce que le colonel Sarlac arrive d’Indochine ?

– Oui, Monsieur.

– Alors, il ne va pas tarder. Les ambulances sont à la gare. Un convoi de blessés venant d’Indochine est signalé ; le colonel Sarlac sera sans doute parmi eux.

– Ah ! merci, Monsieur.

Puis allant vers sa mère, Reine lui dit :

– Tu entends, Maman, nous n’avons qu’à attendre. Allons à la chapelle et le temps passera vite.

M^{me} Sarlac et Yvette suivent Reine qui se dirige vers la chapelle du Val-de-Grâce, chapelle datant du « Grand Siècle ». Et la lycéenne, fière de sa culture, explique que cette église a été consacrée à « Marie naissante » et qu’il faut admirer la coupole fleurdelysée et la fresque de Mignard. Elle rappelle à Yvette, éblouie du savoir de sa sœur, que Molière a fait quelques beaux vers à la gloire du Val-de-Grâce.

Toutes les trois entrent dans la chapelle, s'agenouillent et prient avec ferveur. Le colonel va sûrement arriver. La bonne Présidente n'aurait pas fait téléphoner cette nouvelle si elle n'était pas certaine que le blessé, de passage à Marseille, était dirigé sur Paris.

La prière se prolonge. M^{me} Sarlac n'ose quitter ce refuge qui lui a rendu l'espoir, mais Reine et Yvette voudraient bien aller dans la cour afin de voir si les ambulances n'arrivent pas. Elles préviennent leur mère qu'elles vont chercher des nouvelles.

À peine sont-elles arrivées qu'elles aperçoivent dans la rue des ambulances qui s'apprêtent à entrer. Yvette se précipite dans l'église pour avertir Maman. Reine, très calme, mais bien émue, s'approche de la grille où viennent la rejoindre M^{me} Sarlac et sa sœur.

Hélas ! la première ambulance leur montre qu'elles ne pourront apercevoir les blessés. Que faire ? Les voitures entrent, passent devant les trois femmes, et se dirigent vers les bâtiments intérieurs.

L'une contre l'autre, leurs mains se sont rejointes ; elles se taisent, désespérées, se demandant ce qu'elles pourraient faire pour savoir si le colonel Sarlac est dans une de ces voitures.

L'attente est affreuse et ces voitures closes ne livreront pas leur secret, Reine le comprend. Elles ne doivent pas rester là, à quoi bon ? Il faut faire quelque chose, se renseigner ; quelqu'un aura pitié, elles sont trop malheureuses.

– Maman, dit-elle, je retourne au bureau, l'officier doit savoir si papa est parmi les blessés. Reste avec Yvette, je reviens.

La fillette se dirige en courant vers le bureau. Elle retrouve le lieutenant qui a en main des papiers.

– Mademoiselle, lui dit-il, j'allais vous chercher. Le colonel Sarlac vient d'arriver.

Reine est si contente que la joie l'empêche une minute de parler.

– Monsieur, réussit-elle à dire, est-ce que nous pouvons le voir ?

Embarrassé, l'officier répond :

– À cette heure, Mademoiselle, les visites ne sont pas permises.

– Oh ! Monsieur, s'écrie Reine en joignant les mains, Papa était disparu depuis un an, on le croyait mort et c'est grâce au Président qu'on a pu le retrouver. Maman est là dans la cour. Permettez-lui seulement d'entrevoir Papa pour être bien sûr que c'est lui, et ma sœur et moi reviendrons un autre jour.

Reine supplie avec tant de gentillesse que l'officier est ému.

– Attendez, Mademoiselle, répond-il. Il faut une permission spéciale, je cours la demander.

– Merci, Monsieur. Je vais chercher Maman et nous resterons ici. Rapportez la permission, je vous en supplie. Maman aurait trop de peine s'il fallait s'en aller sans avoir vu Papa.

Et Reine repart aussi vite qu'elle est venue pour chercher M^{me} Sarlac et sa sœur.

Reine toujours si correcte, si digne dans la rue, a oublié aujourd'hui toute dignité, toute

correction ; elle ne croyait pas tant aimer son père ! Elle se rend compte que c'est très bon d'aimer.

– Maman ! Yvette ! crie-t-elle, venez vite ! Papa est arrivé ! Seulement, pour le voir, il faut une permission spéciale. Je l'ai demandée pour Maman, Yvette et moi nous viendrons une autre fois.

En rejoignant sa fille, M^{me} Sarlac s'étonne. Reine, si personnelle, si indifférente il y a quelques mois, pense à sa mère pour laquelle elle est devenue bonne et gentille. Qui donc l'a changée ainsi ?

M^{me} Sarlac avait tant prié pour que le cœur de sa fille s'éveille ; malgré son émotion elle remercie Celui qui l'a exaucée.

Devant la porte du bureau, elles attendent. M^{me} Sarlac ne pourrait s'asseoir, l'angoisse est en elle. Elle ne peut croire que la permission sera accordée, elle connaît les règlements des hôpitaux militaires.

Enfin, après un long moment, l'officier

revient ; il a dans la main un papier. Serait-ce la permission ?

Il s'approche des trois femmes et avant qu'il ait parlé, son sourire indique qu'il a réussi.

– Venez avec moi toutes les trois, dit-il. Je vous conduis. Visite de cinq minutes car le colonel est fatigué.

– Ah ! lieutenant, dit M^{me} Sarlac d'une voix étranglée, vous devinez la joie que vous nous apportez !

Le groupe traverse les jardins. L'officier les fait entrer dans un bâtiment aux murs gris. Un long couloir, puis le lieutenant s'arrête devant une porte :

– Voilà la chambre du colonel, je vous laisse. Rappelez-vous, une visite très courte.

Trois mains se tendent vers lui. L'émotion empêche la mère et les filles de prononcer les remerciements qu'elles voudraient faire.

Seules devant cette porte, elles hésitent à l'ouvrir. Enfin M^{me} Sarlac se décide. Elles entrent.

Sur un lit est un homme dont les mains et une partie de la tête sont entourées de pansements. C'est un grand blessé et ce qu'on voit de son visage a la couleur d'un cierge. Ses yeux sont fermés, il paraît épuisé.

Deux infirmières sont près de lui et l'installent. Une d'elles lui parle :

– Vous trouvez-vous bien, colonel ?

– Oui, mais je suis très fatigué.

La voix qui a prononcé ces paroles est si faible que M^{me} Sarlac et ses filles l'ont à peine entendu. L'infirmière reprend :

– Vous avez une belle visite.

– Une visite ? Où suis-je donc ?

– À Paris, au Val-de-Grâce, et votre femme et vos filles sont près de vous.

– Ma femme ! Mes filles ! Et brusquement le colonel ouvre les yeux.

Il ne voit ni la chambre, ni les infirmières ; il voit seulement trois visages tendus vers lui. Il répète :

– Ma femme... Mes filles... Et des larmes quittent ses yeux et tombent sur la chemise qu'on vient de lui mettre.

– Aucune émotion n'est permise après un si long voyage, reprend l'infirmière. Un petit baiser, pas de bavardage, et elles s'en vont. Vous les verrez demain ; après une bonne nuit vous serez bien.

Les trois baisers sont donnés par des lèvres tremblantes, puis, pour obéir, les trois femmes se dirigent vers la porte. L'infirmière qui se rend compte de leur chagrin les accompagne. Dans le couloir, bonne pour tous ceux qu'elle soigne, blessés et parents, elle explique :

– Le colonel est fatigué. C'est un grand blessé qui arrive de très loin.

– Il est perdu, dit M^{me} Sarlac. Il est revenu pour mourir !

– Voulez-vous, chère Madame, ne pas dire cela devant vos petites filles ! Regardez leurs pauvres visages, leurs larmes ! Le colonel est un grand blessé, c'est la vérité ; mais ce sont les

grands blessés qui se remettent le plus vite ; déjà, demain, vous le trouverez beaucoup mieux.

– Mais ses mains, sa tête, ont encore des plaies.

– Oui. Des brûlures que nous allons panser à la mode parisienne et qui vont guérir bien vite. Il a été un an avec des animaux sauvages – j’appelle ainsi les ennemis qui ne soignent pas les prisonniers blessés – alors vous ne devez pas être étonnée de son état ; mais ici, entouré de soins et de tendresses, il guérira très vite. Vous devez avoir confiance, ainsi que ces charmantes petites filles. Je vous répète qu’il guérira.

Yvette, consolée, les yeux encore pleins de larmes se précipite vers l’infirmière :

– Mademoiselle, vous êtes trop bonne, trop gentille. Laissez-moi vous embrasser, je ne trouve pas d’autre remerciement.

– Embrassez-moi et je dirai à ce papa que je vais soigner avec tout mon cœur, qu’il a une bien gentille petite fille.

M^{me} Sarlac et Reine serrent la main de

l'infirmière et toutes les trois s'en vont, car grâce à cette femme qui a été si bonne elles espèrent.

Dans la cour, en regardant la chapelle, Yvette dit à sa mère d'une voix ferme :

– Maman, je suis décidée. Je cherchais la route que je devais prendre, je voulais avoir une vocation, je l'ai trouvée dans un couloir d'hôpital. Je serai infirmière et je consolerais les parents de ceux que je soignerai. Consoler, ça doit vous donner du bonheur à revendre et j'en passerai à Reine et à Thibaud si j'en ai trop. Oui, je serai infirmière.

*

Le mois de juin – le mois qui appartient aux roses, dit Yvette – a été pénible à vivre pour M^{me} Sarlac et ses enfants. Le colonel se débattait avec les microbes revenus avec lui d'Indochine ; mais, soigné à la parisienne, comme avait dit l'infirmière, les mauvais microbes avaient fini par céder la place aux bons. Maintenant, chaque

jour, le colonel faisait des progrès qui le conduisaient à la convalescence.

M^{me} Félicie venait souvent remplacer M^{me} Sarlac. Les fillettes faisaient leurs dernières compositions qui, si elles étaient bonnes, leur permettraient d'entrer dans les classes supérieures. Elles ne pouvaient garder la loge.

Le dimanche, Thibaud arrivait, et le trio s'en allait sitôt le déjeuner, au Val-de-Grâce, pour voir ce papa qui ne ressemblait plus à un moribond.

Le colonel, chaque jour, se rendait compte que malgré les difficultés matérielles, ses trois enfants avaient pu continuer leurs études et maintenant qu'il était revenu il allait pouvoir s'occuper d'eux et soulager leur maman.

Le colonel ne savait pas ce qu'il allait faire, mais malgré une jambe de moins, il voulait rester dans l'armée active pour servir jusqu'à l'âge de la retraite. Après, il espérait trouver quelque emploi où il servirait encore. Il voulait travailler jusqu'à la fin de sa vie. C'était pour lui une loi sainte, car, disait-il, travailler, c'est prier.

Ses enfants avaient le même désir. Thibaud entrerait dans l'armée. Reine voulait être médecin pour s'en aller dans les pays où il n'y en avait pas, campagne ou colonies. Et Yvette était toute fière de dire qu'elle aussi avait choisi sa carrière. Infirmière, n'était-ce pas le plus beau métier du monde ?

Et ces projets, le colonel les avait approuvés, heureux de constater que ses enfants n'avaient pas attendu son arrivée pour comprendre que toute vie doit être utile et qu'il faut choisir jeune la route qu'on veut prendre, et la suivre avec un cœur vibrant d'enthousiasme et d'espérance.

Après une si longue séparation, la famille Sarlac était heureuse. L'avenir, encore incertain, ne l'effrayait pas. L'énergie du colonel, l'amitié de la Présidente qui faisait prendre chaque jour des nouvelles, étaient des choses qui feraient naître les miracles s'il y en avait besoin.

Tout allait bien. Il fallait attendre avec patience la complète résurrection du colonel et le résultat des compositions des trois enfants.

Le dernier jour de travail scolaire avant les

vacances est arrivé. Reine, Yvette et une de leurs camarades reviennent ensemble du lycée tout en bavardant. Elles sont contentes. Le professeur leur a dit : « Bonnes élèves, bonnes compositions, succès assuré. » Demain, les prix et les vacances.

Leur camarade part le soir même pour la Normandie dans une propriété de ses parents située près d'Honfleur, et elle énumère les plaisirs qu'elle espère avec de nombreux cousins.

– Et vous, que faites-vous ?

Reine répond :

– Papa est revenu d'Indochine très blessé. Il est au Val-de-Grâce, nous restons près de lui.

À ce moment, Amédée, accompagné de garçons, passe près d'elles. Un salut est échangé de part et d'autre.

– Comment, s'écrie la camarade des fillettes, vous connaissez ce garçon ?

– Naturellement. Il habite la même maison que nous.

– Mais vous ne savez pas que c'est le plus mauvais élève du lycée, qu'il est passé deux fois

déjà devant le conseil de discipline et, hier, je l'ai rencontré avec ses amis, il fumait un gros cigare et était à moitié gris ! Lui et ses camarades chantaient à tue-tête, et une dame qui marchait à côté de moi est partie prévenir un sergent de ville parce qu'ils invectivaient tout le monde, et ce sergent de ville les a menacés de les conduire au Commissariat !

En entendant ces paroles, Reine a de la peine, une grosse peine. Elle croyait Amédée guéri.

– Je ne savais pas qu'il se conduisait ainsi, dit-elle. Il a été très bon pour mon père depuis qu'il est à l'hôpital ; presque tous les jours il apporte quelques friandises pour celui qui a tant souffert. Nous lui en sommes très reconnaissantes.

– Vous comprenez que je ne vous dirais pas tout cela si mon frère ne le connaissait pas ; il est au lycée dans la même classe et sait toutes les bêtises qu'il fait. Il paraît qu'il se vante de jouer aux courses et de sortir tous les soirs.

– C'est peut-être exagéré, dit Yvette. Il ne fait sans doute que la moitié des bêtises qu'il raconte.

– Je l’espère pour lui, mais tout de même, je crois qu’il serait prudent de vous en méfier.

Les fillettes sont arrivées à l’extrémité de l’avenue où elles se séparent. L’une habite Avenue de la Grande-Armée et les jeunes Sarlac boulevard Maillot.

Quand les deux sœurs sont seules, Reine dit :

– Les propos de Mercedes sur Amédée m’ont fait beaucoup de peine, je le croyais rentré dans le bon chemin.

– Il ne s’en est peut-être pas trop éloigné. Je le crois faible et puis ses sœurs sont si désagréables qu’elles ne doivent pas être pour lui des amies.

– Mais il a son frère, un bon gros qui a toujours l’air content.

– Peut-être qu’un bon gros ne lui suffit pas. Et puis... et puis je crois que ses parents lui laissent faire tout ce qu’il veut.

– C’est dommage, reprend Reine en soupirant. J’espérais tout autre chose.

– Cela arrivera peut-être un jour, Reine, ne désespère pas. J’ai bien compris que tu avais fait

un sauvetage ; n'abandonne pas ton « sauvé », il peut encore guérir.

Et Reine en ouvrant la porte de la loge, dit à Yvette :

– Comme tu es bonne et gentille. Je ne te connaissais vraiment pas, je te découvre et c'est une découverte agréable.

Yvette est stupéfaite. Est-ce possible que ce soit Reine, l'orgueilleuse, qui lui parle ainsi ?

Dans la loge, les fillettes trouvent M^{me} Félicie venue pour remplacer Maman. Aujourd'hui elle est très pressée car ses enfants dînent chez elle. M^{me} Sarlac ne tardera pas à rentrer. Les deux fillettes seront bien attentives et ne laisseront pas passer d'inconnus.

Reine s'installe sur la table de la loge, voulant faire un grand dessin, et elle demande à Yvette de lui laisser la place. Yvette, qui n'a pas de devoirs, s'en va à la cuisine afin de préparer le dîner pour que Maman n'ait rien à faire en rentrant ce soir.

Reine a apporté une grande feuille de papier qu'elle a étalée sur la table, mais ce n'est qu'un

prétexte. Elle veut observer tous les gens qui rentrent et elle a pris la décision d'arrêter celui qu'Yvette appelle « son sauvé » et qu'elle ne veut pas abandonner. Elle va lui dire, tout simplement, la réputation qu'il se fait. Elle veut se rendre compte si son cœur, comme dit Yvette, est tout à fait mort.

Elle se rappelle les gentilleses d'Amédée pendant ce mois de juin où si souvent M^{me} Sarlac et ses filles ont pleuré. Quand elles revenaient le soir de l'hôpital où elles avaient laissé le grand blessé si faible qu'il n'avait même plus la force de leur parler, elles trouvaient Amédée qui les attendait pour avoir des nouvelles.

Chaque jour, l'infirmière leur assurait avec un sourire :

– Il guérira. Il a supporté un an de souffrances raffinées. Ce n'est pas en quelques jours qu'il peut retrouver la santé, mais il la retrouvera ; vous verrez que j'aurai raison.

Et le colonel était en train de prouver que l'infirmière ne s'était pas trompée.

Pendant ce mois d'épreuves, M^{me} Lemonnier et son fils avaient comblé le grand blessé : vieux vin, plats cuisinés par une excellente cuisinière qu'il fallait emporter pour améliorer l'ordinaire du Val-de-Grâce.

Amédée apportait toutes ces gâteries avec des mots affectueux. Il avait dit un jour :

– Ne m'appellez plus M. Amédée et permettez-moi de vous donner vos noms, cela me fera plaisir.

Toujours très réservée, Reine avait demandé :

– Que pensera M^{me} Lemonnier de cette familiarité ?

Et Amédée avait répondu :

– Maman vous adore. Et elle dit toujours que nous devrions bien prendre modèle sur vous deux qui êtes si travailleuses. Mes sœurs sont deux « bourriques » qui ne comprennent rien ; moi je voudrais vous ressembler, mais je n'en ai pas le courage.

Et Reine en se rappelant ce mot se rend compte que son devoir – maintenant elle y pense

– serait de donner à celui qu’Yvette appelle son « sauvé » le courage qui lui manque.

Elle dessine vaguement, mais surveille tous ceux qui passent sous la voûte, s’étonnant qu’Amédée ne soit pas encore rentré.

Enfin, le voilà. Et comme il fait chaque jour, il ouvre la porte de la loge pour demander des nouvelles du colonel.

– Maman n’est pas encore rentrée, répond Reine, mais ne voulez-vous pas me faire une petite visite ?

– Je veux bien, répond Amédée en s’asseyant en face de Reine. Pas de devoirs, on ne sait que faire et chez moi ce sont des disputes qui m’attendent ; mes sœurs désirent toujours le livre que je veux lire.

Reine regarde attentivement son jeune compagnon. Elle a un visage triste. Amédée, l’insouciant, s’en aperçoit.

– Reine, demande-t-il, qu’est-ce qui ne va pas ? Vous êtes toute drôle.

Et lentement, d’une voix grave, la fillette

répond :

– C’est vous, Amédée, qui n’allez pas.

Étonné, le jeune garçon s’écrie :

– Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous !

– Je vais simplement vous rapporter la conversation que je viens d’avoir avec la sœur d’un de vos camarades. Dans votre classe vous n’êtes pas très estimé et cela m’a fait beaucoup de peine de l’apprendre.

– De la peine, pourquoi ? s’écrie Amédée avec surprise.

– Parce que vous avez été si bon pour nous depuis le retour de Papa que je ne pouvais croire... enfin... je ne sais comment vous dire cela... Vous aviez commis une mauvaise action et cela semblait vous avoir rendu bon, serviable, tout ce que vous n’étiez pas. Et voilà que j’ai appris qu’hier on vous a vu rire et chanter dans la rue avec des camarades, comme des garçons qui ont trop bu. Un agent a dû vous rappeler à l’ordre et vous menacer du commissariat de police. On m’a dit aussi que vous étiez passé deux fois

devant le conseil de discipline au lycée et que vous alliez être renvoyé... Voilà ce que je voulais vous apprendre et vous demander si... si une véritable amitié ne vous changerait pas. Voulez-vous l'accepter ?... Alors vous auriez peut-être le courage, que vous m'avez avoué ne pas avoir, pour vous bien conduire.

– Mais de quelle amitié parlez-vous, Reine ?

– Ce serait une amitié qui vous dirait plus de vérités que de compliments. Par exemple, il y a un examen de passage en septembre, cette amitié vous obligerait à le préparer. Un mois de vacances, puis retour pour demi-vacances, travail tous les matins, plaisirs l'après-midi. Cette amitié vous préparerait à votre examen et elle serait si sévère que vous seriez certainement reçu. Vous n'auriez pas à vous adapter à une nouvelle école et l'année prochaine vous seriez dans les premiers de votre classe, ce qui étonnerait vos camarades.

– Ce serait bien agréable de ne plus être le dernier.

– Et pensez à la joie de votre mère qui a eu

tant de peine le mauvais jour.

– Mais vous ne m’avez pas dit qui m’offrait cette amitié ?

– Ne l’avez-vous pas deviné ?

– Oui et non... C’est qu’il y a entre nous le mauvais jour.

– Heureusement, car il m’a transformée. Vous étiez paresseux, moi travailleuse, mais indifférente, ne m’occupant que de mes études et de moi-même. Le mauvais jour, j’ai vu deux mamans pleurer, la mienne et la vôtre, et mon cœur qui était, disait Yvette – et elle avait raison – un cœur de pierre, s’est mis à vivre et j’ai connu l’immense bonheur de sauver un être qui avait fait une folie sans en comprendre l’importance... Ce jour-là, je me suis rendu compte qu’aimer vous donnait une grande joie, et cette joie, je vous la dois.

– Reine, demande Amédée avec contrition, est-ce que vous croyez vraiment que vous pourrez faire de moi un homme bien ? Papa m’a tant répété que je n’étais qu’un propre à rien, peu

intelligent, et qui avait récolté tous les défauts de mes oncles, les frères de Maman, que j'ai fini par le croire et je n'ai plus lutté pour combattre mes défauts. Puisque je les avais, il fallait les garder ; je vivrais avec eux et parfois ils m'amuseraient.

– Ce n'était pas un bel idéal.

– Un idéal ! Je n'en ai jamais eu.

– Vous en aurez un maintenant.

– Lequel ?

– Celui d'être un homme utile. Vous choisirez une carrière, vous aurez peut-être une vocation – Yvette a trouvé la sienne dans un couloir d'hôpital – et quand vous l'aurez trouvée, vous ne l'abandonnerez jamais. Mon père, le colonel, affirme que cela vous donne une force dont on n'a aucune idée.

– Vous, Reine, vous avez déjà choisi une carrière ?

– Oui.

– Voulez-vous me la dire ?

– Oui. Médecin, mais pas à Paris. Dans une

campagne de France où il n'y en a pas, ou bien aux colonies.

– Alors, vous choisirez la mienne.

– Non. Quand vous serez devenu un bon élève, vous la trouverez seul. Mon amitié veut pour vous la complète réussite.

– Je ne pourrai pas.

– Si, vous pourrez. Ayez confiance.,

– Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour vous prouver que je voudrais vous écouter ?

– Me promettre deux choses.

– Je promets.

– Non, pas avant de les connaître.

– Dites-les !

– Écoutez-moi bien, c'est très dur ce que je vais vous demander. Renoncez à vos mauvais camarades qui vous entraînent là où vous ne devez pas aller.

Amédée hésite un instant puis il regarde le visage de Reine qui semble l'implorer.

– Je promets, dit-il avec un gros soupir. Et il ajoute : Je sais ce que c'est qu'une promesse, j'ai été scout.

– C'est bien, vous le redeviendrez. La seconde chose. c'est de ne plus jouer aux courses, ce que vos camarades vous faisaient faire.

– Je promets sans difficulté, cela m'ennuyait.

– De ne plus vous tenir mal dans la rue parce que vous aviez bu plus que de raison.

– Je promets. J'ai toujours mal au cœur quand les camarades m'obligent à boire des cocktails.

– Et vous reviendrez au mois d'août pour travailler. Nous ne quittons pas Paris à cause de Papa.

– Mais je devais aller en Autriche.

– L'Autriche sera pour l'année prochaine. Consultez vos parents, je suis sûre qu'ils approuveront le désir que vous avez.

– Ils ne croiront pas que je peux avoir ce désir.

– Ils doivent vous croire. Vous leur montrerez que vous n'êtes plus le même garçon.

– Eh bien, je finirai par faire, j’en suis certain, tout ce que vous voudrez.

– Alors, c’est parfait. Nous appelons Yvette, nous goûtons tous les trois, pain et sel, pour sceller notre amitié. Et l’an prochain, superbe première et bachot éblouissant.

Yvette est appelée, il faut bien lui apprendre le contrat. Elle doit être un témoin qui a déjà pour le « sauvé » de sa sœur la plus grande sympathie et toute indulgence... Depuis longtemps elle a deviné une partie de ce qui s’est passé avec Amédée, cet Amédée qui a transformé Reine.

En quelques minutes, elle organise un gentil goûter et M^{me} Sarlac en rentrant trouve les trois enfants installés dans la cuisine et bavardant gaiement.

Le colonel va bien, il se lève chaque jour. Et Yvette en embrassant Maman, s’écrie :

– Aujourd’hui le bonheur est l’hôte vénéré des filles de la concierge. Aucun locataire n’en connaît un pareil. Merci, mon Dieu, de nous l’avoir donné.

*

Deux jours après le pacte conclu avec Amédée, pacte accepté par les parents du jeune garçon avec reconnaissance, pacte qui a amené M^{me} Lemonnier dans cette loge où elle n'osait plus entrer depuis la mauvaise action de son fils, les trois enfants – Amédée est le compagnon des premiers jours de vacances – s'appêtent à quitter la loge pour aller au Val-de-Grâce présenter le « sauvé » au colonel. Au moment du départ un chauffeur portant un paquet et une lettre ouvre la porte de la loge et demande :

- Madame Sarlac, s'il vous plaît ?
- C'est ici, répond Reine en s'avançant.
- Voici un paquet pour M. le colonel Sarlac et une lettre pour Madame Sarlac.
- Je vous remercie, dit la fillette en prenant paquet et lettre.

Dès que la porte est refermée, Yvette s'écrie :

– Maman, viens vite, c’est une lettre pour toi de la Présidente, le chauffeur a la cocarde tricolore à sa casquette, et un paquet pour Papa. Ce qu’elle est gentille la Présidente ! Elle ne nous oublie pas malgré tous les trucs officiels auxquels elle doit assister !

M^{me} Sarlac décachette la lettre qui vient, en effet, du palais de l’Élysée :

« Ma chère Jacqueline. Je ne peux aller te voir comme je l’aurais voulu car nous préparons notre départ pour des tournées officielles. J’avais fait part à mon mari du désir du colonel : armée active, travail, responsabilités, tout ce que son caractère réclame. Ton mari est nommé depuis ce matin à l’Élysée où, crois-moi, il aura à faire avec toutes les réceptions qui s’annoncent, les conseils des ministres et les conversations diplomatiques. Tu connais le Président, il veut faire de ce palais mort un palais vivant qui sera le centre du gouvernement de la France. Il réussira peut-être !

« Le Président avait besoin près de lui, d’un ami. Je lui en ai trouvé un de haute valeur, il m’en est très reconnaissant.

« La charge de ton mari – je pense qu’il l’acceptera – vous donne un appartement dans une annexe du palais de l’Élysée : quatre pièces assez grandes pour que vous y logiez tous. Je serai heureuse d’avoir, moi aussi, une amie près de moi avec laquelle je pourrai parler de tous mes souvenirs d’autrefois. Les ordres sont donnés. Vous pourrez emménager quand vous voudrez. Je vous embrasse tous. **URSULE.** »

La nouvelle éblouit M^{me} Sarlac. Elle n’a jamais fait un si beau rêve et ne peut croire qu’il soit vrai. Reine et Yvette sont inquiètes. Amédée s’est retiré. M^{me} Sarlac relit une seconde fois la lettre de la Présidente pour s’assurer que cet avenir qu’elle entrevoit est bien une réalité.

– Maman, s’écrie Reine, si tu as une mauvaise nouvelle à nous apprendre, il est préférable de nous la dire tout de suite !

– Une mauvaise nouvelle, mes petites filles... c’est tout le contraire ! La nouvelle est si belle que je ne peux la croire vraie. Votre père est nommé à l’Élysée, service du Président, service actif ; un appartement accompagne cette charge.

Les fillettes se taisent, éblouies comme leur mère.

– Où est l'appartement ? demande Yvette. (Le quartier a pour elle une grande importance.)

– Annexe du palais de l'Élysée.

– Ah ! s'écrie la fillette, ça sera terrible ! Protocole, éducation, respect, salutations ! Je crois que bien des fois je regretterai la loge, ma chambre derrière le paravent, la petite cuisine où je pouvais fricoter à mon aise, et le Bois avec ses fleurs, ses oiseaux et ses nids. Mais pour Papa c'est très beau et pour lui je suis heureuse.

À son tour, Reine exprime sa joie :

– Papa ne dira plus qu'il n'est bon à rien. Nous allons le féliciter. Il doit connaître sa nomination et avoir fait déjà des projets. Ah ! comme je suis contente pour lui et pour toi aussi, Maman. Tu ne te fatigueras plus la nuit à tirer le cordon et à t'occuper des locataires qui rentrent ou des cambrioleurs cherchant à s'introduire dans l'immeuble.

– Naturellement ! s'écrie Yvette, Reine va

habiter un palais où d'autres reines ont déjà vécu, c'est parfait pour elle ; moins bien, dira Papa, pour le polichinelle que je suis ! Enfin, ce polichinelle s'adaptera à toutes les obligations protocolaires. Pour Maman, pour Papa, qu'est-ce qu'on ne ferait pas !

– Mes enfants, reprend M^{me} Sarlac qui commence à réaliser le changement de vie qu'elle va avoir, je vais vous demander avant d'aller au Val-de-Grâce, de porter à l'Élysée une lettre pour la Présidente. Il ne faut pas que nous tardions à lui dire notre reconnaissance pour sa bonté, son amitié, qui arrivent à faire des miracles, et je vais aller à l'hôpital si M^{me} Félicie peut venir.

M^{me} Sarlac se met à écrire et Amédée, gants à la main, rentre dans la loge. Yvette se précipite vers lui :

– Changement de programme ! Papa est nommé au palais de l'Élysée, maison militaire, et nous allons y demeurer. Qu'est-ce que vous dites de cette nouvelle ?

– C'est magnifique, répond tristement le jeune garçon.

– Mais vous n’avez pas l’air content, vous avez la tête d’un corbeau qui vient de se disputer avec une pie !

– Pour vous tous, c’est très beau, mais moi je perds mon professeur.

– Pourquoi donc, Amédée ? dit Reine. Vous pourrez venir travailler avec moi n’importe où je serai. Et puis je viendrai souvent chez vous, j’aime tant le Bois que je voudrai le revoir. L’amitié demeure et un changement de domicile ne peut la rompre.

– Merci, Reine, vous savez ma faiblesse. Le « sauvé » comme Yvette m’appelle, n’est pas encore sauvé.

– Mes enfants, dit M^{me} Sarlac, vous allez passer chez M^{me} Félicie, je suis certaine qu’elle pourra venir ; et ensuite vous vous en irez au palais de l’Élysée. Vous remettrez au concierge cette lettre en lui recommandant bien poliment de la faire parvenir le plus tôt possible à Madame la Présidente. Reine et Amédée, je ne vous ferai aucune recommandation, mais toi, Yvette, je t’en supplie, ne te permets pas la plus petite fantaisie.

Tu n'es plus la fille d'une concierge pour laquelle on pouvait avoir de l'indulgence, mais la fille d'un colonel qui a maintenant une situation officielle.

– Maman, s'écrie Yvette en riant, je tâcherai de devenir une jeune fille protocolaire, embêtante, mais protocolaire, je le le promets ! Nous sommes tellement gâtés par le Bon Dieu que tous les sacrifices doivent être faits avec le sourire. En route, la délégation de Madame la colonelle !

Les enfants quittent la loge. Il fait un temps magnifique, un beau temps d'été, la promenade sera agréable. M^{me} Félicie est chez elle, et, comme toujours, accepte de rendre service à M^{me} Sarlac ; et la délégation de Madame là colonelle s'en va vers l'Étoile.

Un souvenir au Soldat Inconnu, au soldat de Verdun dont toujours on ignorera le nom, puis, très corrects, ils descendent les Champs-Élysées. Ils bavardent, mais ils sont sérieux. Pour Reine et pour Yvette c'est un tel changement de vie qu'elles sont un peu comme leur mère : elles ne

réalisent pas qu'elles vont quitter une loge de concierge pour habiter un appartement au palais de l'Élysée.

C'est un conte de fées comme elles en lisaient quand elles étaient enfants.

La Présidente au doux visage est la bonne marraine, amie sûre et fidèle qui les a soutenues, aimées, dans les heures difficiles qu'elle a transformées en heures joyeuses.

Comprendra-t-elle jamais, Madame la Présidente, tout le bonheur qu'elle donne à la famille Sarlac, et comment les petites filles de treize et quatorze ans pourront-elles lui exprimer leur reconnaissance ?

Ennuyée par cette question restée sans réponse, Yvette demande :

– Reine, qu'est-ce que tu comptes faire pour la Présidente en dehors de la lettre que nous apportons ?

– Mais, répond Reine qui craint toujours les idées de sa sœur, que veux-tu que nous fassions ? La Présidente est l'amie de Maman et pas la

nôtre.

– Naturellement. Alors, nous ne ferons rien ? Vous trouvez cela normal, Amédée ! s'écrie Yvette furieuse.

– Ma foi, je ne sais que vous dire, je ne me suis jamais trouvé dans une situation semblable. Il est évident que M^{me} la Présidente s'est occupée de toute la famille.

– Tu vois bien que j'ai raison, Reine. Si tu ne veux rien faire, moi, je m'arrangerai pour lui prouver ma reconnaissance personnelle.

– Rappelle-toi que Maman t'a recommandé de n'avoir aucune fantaisie.

– Elle sera si belle que les parents seront éblouis.

– J'en doute.

Après avoir pris dans les Champs-Élysées une large avenue qui va les conduire au palais, émus, les enfants se taisent. Reine et Yvette vont faire connaissance avec leur nouvelle demeure et Amédée y viendra souvent, puisque son professeur, son soutien, son amie, y demeurera.

Ils aperçoivent le beau jardin.

– C’est la banlieue de la royauté, déclare Yvette. Versailles, c’est royal. Versailles appartient à un siècle où tout était grand. L’Élysée est un palais républicain, nous n’y serons pas trop déplacées.

– Princesses et reines y ont vécu, répond Amédée.

– Mes enfants, je vous en prie, pas de leçon d’histoire. Je ne suis pas calée, tout le monde le sait, ne me faites pas perdre le peu de sang-froid qui me reste. Devant cette entrée qui n’est pourtant pas belle, je suis vraiment intimidée et en pénétrant dans la loge je n’ai jamais éprouvé un sentiment semblable.

Reine, émue et agacée, s’écrie :

– Je t’en supplie, Yvette, tais-toi ! Il faut chercher le concierge et être corrects.

Les trois enfants entrent sous la voûte et immédiatement un homme en livrée s’approche d’eux.

Reine s’avance et dit :

– Voici une lettre pour Madame la Présidente. Voulez-vous la lui remettre le plus tôt possible ?

– Ce sera facile, Mademoiselle, car voilà justement Madame la Présidente qui va monter en voiture. Je la lui porte immédiatement.

Les enfants se sont vivement retournés et ils aperçoivent la Présidente qui regarde de leur côté.

Yvette ose sourire et sa tête et sa main ébauchent un salut.

La Présidente les a reconnus et d'un geste les appelle.

Amédée juge qu'il doit attendre ses amies et ne pas s'approcher de la voiture présidentielle.

Yvette oublie tout, protocole, respect, recommandations, et quittant sa sœur s'élançe vers la Présidente : un jeune chien lâché dans une cour !

Reine, honteuse de sa tenue, s'avance dignement vers le palais, l'automobile, la Présidente. Ce qu'elle dira, elle n'en sait rien ; elle craint tellement les fantaisies de sa sœur qu'elle en est très troublée.

Yvette n'est pas du tout embarrassée. En arrivant près de Madame la Présidente, bien que ce soit la première dame de la République française, elle lui offre une belle révérence ! Oui, une révérence qu'elle aurait faite à Versailles si elle avait été admise près d'une reine. Et tout de suite, elle crie sa reconnaissance :

– Ah ! Madame la Présidente, je ne sais pas du tout vous parler protocolairement, mais je veux... enfin, je voudrais vous dire que jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour Papa, Maman et nous. Une petite fille de treize ans ne peut pas grand-chose, mais bientôt je serai grande, infirmière, c'est ma vocation, et si vous êtes malade je vous soignerai avec tout mon cœur, vous pouvez le croire !

Reine à ce moment rejoint Yvette et après avoir salué correctement la Présidente qui lui a tendu la main, elle s'empresse d'excuser sa sœur.

– Yvette, dit-elle, est très impulsive Madame la Présidente, elle ne réfléchit pas souvent avant de parler.

– Tant mieux, répond la Présidente avec un

bon sourire, car au moins on sait ce qu'elle pense ; et croyez ma petite Reine que les amis sincères ne sont pas nombreux. Je suis contente de vous avoir vues, mais quel est ce jeune garçon qui vous accompagne ? Est-ce Thibaud ?

– Non, Madame la Présidente, répond Yvette. C'est, le « sauvé » de ma sœur !

– Le sauvé ?

– Ah ! Madame la Présidente, ce n'est pas une noyade, non, c'est un sauvetage, comme on dit, moral... Ce garçon avait pris une mauvaise route et Reine l'en a sorti ; seulement il faut qu'elle le surveille, il y a les tentations et c'est un faible.

Vers le visage rayonnant d'Yvette, M^{me} la Présidente se penche et bien tendrement, peut-être un peu émue, elle embrasse la fillette.

– Mes enfants, reprend-elle, on m'attend : visite officielle. Vous direz à votre maman qu'elle a deux gentilles filles. Vous avez peut-être le désir de connaître l'appartement que vous allez habiter ? Le concierge va vous le montrer.

Un ordre est donné et dans la belle auto, M^{me}

la Présidente s'en va après avoir envoyé aux enfants de son amie un dernier sourire qui éclaire toute sa physionomie et la rend très belle.

Amédée est venu rejoindre ses amies et avec elles il suit le concierge qui précède ceux que la Présidente a appelé les enfants du colonel Sarlac.

Depuis ce matin, au palais, le personnel connaît la nouvelle nomination de ce grand blessé d'Indochine, décoré autant qu'on peut l'être.

Dans un bâtiment de deux étages, les enfants sont introduits. L'appartement est au rez-de-chaussée, d'accès facile pour un invalide ; quatre grandes pièces, dont deux donnent sur le jardin et le parterre de roses.

Yvette ne veut pas manifester devant le concierge son admiration, mais elle se rend compte que toute la famille va être princièrement installée. Reine se tait, ses yeux rayonnent ; et Amédée cherche déjà la place où il pourra venir travailler avec son professeur.

La visite terminée, les enfants remercient le concierge qui leur demande quel jour Monsieur le

colonel pense emménager.

Cette question surprend les fillettes. Il y a la loge que M^{me} Sarlac ne peut abandonner.

Amédée qui se rend compte de leur embarras intervient.

– Le colonel est encore, dit-il, au Val-de-Grâce. Sa sortie dépend du médecin.

Craignant d'autres questions, bien vite les enfants retraversent la cour. Dans la rue ils s'inquiètent de l'heure. Il faut arriver à l'hôpital avant la fermeture, leur père tient absolument à ce qu'ils observent le règlement. Métro ou autobus, ils n'arriveront jamais ! Les fillettes s'en rendent compte. Amédée annonce fièrement qu'il a touché sa pension ce matin et qu'ils vont prendre un taxi. Yvette et Reine ne refusent pas, elles ont un tel désir de voir leur père.

Le taxi est facilement trouvé et dix minutes après les trois amis sont au Val-de-Grâce.

Amédée est beaucoup plus impressionné de voir le colonel Sarlac que M^{me} la Présidente. Reine lui a affirmé que son père ne connaissait

pas sa mauvaise action, mais hélas ! elle est toujours là, et il lui faudra faire beaucoup de belles actions pour qu'elle s'efface définitivement de sa mémoire.

Il suit ses amies, traverse les jardins sans les voir, entre dans un bâtiment, prend un long couloir qu'Yvette appelle « le couloir de la vocation », et Reine ouvre, après avoir toqué, la porte de la chambre où, dans un fauteuil, le colonel est assis, sa femme près de lui.

Reine cherche comment elle doit présenter son ami, et Amédée ce qu'il devra dire. Bien entendu, tout le « savoir vivre » est bouleversé par Yvette.

Elle se précipite vers ses parents :

– Bonjour, Papa ! « Rebonjour », Maman chérie ! On arrive du palais, on a vu la Présidente, l'automobile, la loge, et il y en a quatre !... Ah ! Maman, quelles belles loges ! Des fenêtres on aperçoit la roseraie, les roses, et c'est au rez-de-chaussée. Pas d'escalier à monter, et les pièces sont plus grandes que dans l'appartement de l'Avenue des Ternes. Et la Présidente a été avec nous un chou, oui, un vrai chou ! Maman, Papa,

on est si heureux qu'on ne sait plus ce qu'on fait, ni ce qu'on dit !

Et le colonel, attirant sa fille près de lui, l'embrasse en riant :

– Tu as raison. Tais-toi. Reine, présente-moi ton ami qui va devenir ton élève et dont les parents ont tant gâté le grand blessé que j'ai été.

Et Amédée trouve dans son cœur – il en a un comme tout le monde – les mots qu'il faut dire :

– Colonel, mes parents affirment que nous ne ferons jamais assez pour ceux qui se battent pour notre pays.

– Merci, répond le colonel. Je suis très content de connaître l'ami de mes filles et j'espère que nous vous verrons souvent.

Le colonel tend la main et Amédée sent que sa propre main est serrée avec énergie comme si le grand blessé voulait lui donner de la force.

Ce geste d'amitié semble le réhabiliter. Il se redresse, et regardant le beau visage auquel Reine ressemble tellement, il répond :

– Colonel, je suis fier de vous connaître et je

tâcherai, autant que je le pourrai, de vous imiter.

Amédée est très ému. Reine le comprend et bien vite elle raconte posément ce que cette folle d'Yvette a débité. Concierge, lettre, Présidente, appartement.

Mais l'heure sonne, il faut se séparer. Séparation gaie : la réunion définitive est proche.

Le colonel recommande d'entrer à la chapelle pour rendre grâce à Celui qui a fait pour eux tant de miracles.

Et Yvette sur le seuil de la porte, répond :

– Sois tranquille, Papa, nous ne l'oublierons jamais, car notre vie c'est une si belle histoire que nos petits-enfants ne voudront peut-être pas la croire vraie ; et pourtant nous l'aurons vécue et bien vécue. « Aide-toi, le Ciel t'aidera », la devise de Maman, que nous garderons toujours. À la chapelle, Papa, je vais faire une promesse au Bon Dieu. Quand je serai infirmière, je soignerai avant tout autre les pauvres, ceux que le Christ a tant aimés et qui ne sont pas heureux, et les bons riches qui donnent leur argent et leur cœur... Les

autres... bernique, ils n'auront pas l'infirmière Yvette, un as !... Tu approuves, Monsieur le Colonel, comme dit le portier du palais de l'Élysée ?...

Et en souriant à cette folle fillette au grand cœur, le colonel étend la main comme s'il voulait la bénir, et répond :

– J'approuve.

Cet ouvrage est le 374^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.